

PQ
1628
L5
Y337
1932
mn

JEAN

UNIV. OF ARIZONA
841.29 L545Z Y11 mn
Yabsley, Dora/Jean Lemaire de Belges. La
3 9001 03837 0766

LA PLAINTÉ

DU

DÉSIRÉ

PUBLIÉE PAR
D. YABSLEY



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON
MCMXXXII
LIBRAIRIE E. DROZ, S.A.
8, rue Verucine — GENÈVE



Digitized by the Internet Archive
in 2024

LA PLAINTÉ
DU
DÉSIRÉ

JEAN LEMAIRE DE BELGES

LA PLAINTÉ DU DÉSIRÉ

PUBLIÉE PAR

D. YABSLEY



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON
MCMXXXII

THESIS APPROVED
FOR THE DEGREE OF MASTER OF ARTS
IN THE UNIVERSITY OF LONDON,
MAY 1929.



841.29
L545Z
Y11

Je désire exprimer ma reconnaissance
à mon maître M. F.-J. TANQUEREY,
professeur à BIRKBECK COLLEGE,
pour ses conseils et encouragements,
et au comité du
BIRKBECK COLLEGE PUBLICATIONS FUND
pour son aide généreuse.

D. Y.

60/61-2

INTRODUCTION

I. — VIE DE JEAN LEMAIRE DE BELGES

Avant d'étudier les circonstances dans lesquelles *La Plainte du Désiré* fut écrite, il serait peut-être bon de jeter un coup d'œil sur quelques événements de la vie de l'auteur antérieurement à 1503. Jean Lemaire naquit en 1473 dans la province de Hainaut, près de Bavay, petite ville qui conservait encore des vestiges de l'importance considérable qu'elle avait eue à l'époque romaine. Les premiers biographes de Lemaire ont supposé qu'il adopta son surnom de l'ancien nom de cette ville, *Belgis* ou *Belges*, nom qu'il cite plus d'une fois dans ses œuvres. Cependant, son biographe le plus récent, M. Paul Spaak, considère que plus probablement *de Belges* signifie simplement *de Belgique* ¹.

C'est de son parent, Jean Molinet ², indiciaire de la cour de Bourgogne, que Lemaire reçut sa première éducation. Concernant son enfance, nous savons peu de chose. Dans une de ses lettres, il parle de sa mère — de sa « bonne et ancienne mère » — mais il ne fait jamais allusion à son père, et il est probable que celui-ci était déjà mort lorsque Jean Lemaire alla habiter Valenciennes, où Molinet était chanoine de l'église de Salle-le-Comte. Une vingtaine

1. *Jean Lemaire de Belges : sa vie, son œuvre et ses meilleures pages*, p. 9.

2. N. Dupire, *Jean Molinet, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1932.

d'années plus tard, y passant avec la suite de sa royale maîtresse, Lemaire rappelle que dans sa « prime jeunesse » il chantait *Benedicamus* dans cette église. Avant de quitter Valenciennes, il reçut la tonsure ; puis, marchant sur les pas de Molinet, il se rendit à l'Université de Paris qu'il appelle « mère et maîtresse souveraine des études de tout le monde ». On ne sait combien de temps il y resta, ou quel fut le premier emploi qu'il chercha après avoir fini ses études. Au lieu de retourner à Valenciennes, il se dirigea vers le sud de la France. Il est probable qu'il fut pendant quelque temps précepteur des fils du seigneur de Saint-Julien, près de Mâcon. Près de cinquante ans plus tard, en publiant *La Couronne Margaritique*, qui n'avait jamais été imprimée du vivant de Lemaire, Claude de Saint-Julien parle du poète comme de son « bon précepteur ».

En 1498, à l'âge de vingt-cinq ans, nous trouvons Lemaire à Villefranche-sur-Saône, au service du roi et du duc Pierre de Bourbon, beau-frère du roi, où il remplissait les modestes fonctions de clerc de finances. Malgré l'exemple et les préceptes de Molinet, il ne semble pas jusqu'alors avoir désiré embrasser la poésie comme profession. Peut-être, plein d'une admiration pieuse pour son parent, dont la longue vie littéraire touchait à sa fin, se trouvait-il indigne de devenir le successeur de Molinet dans l'invention des rimes compliquées et des calembours prétentieux — car c'est à ce niveau que les efforts des Grands Rhétoriciens avaient réduit l'art poétique en France. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une visite qu'il reçut de Guillaume Cretin fut pour lui une occasion décisive. Cretin lui persuada de « mettre la main à la plume », et il devint « soudain enclin à l'art oratoire ». ¹

Il resta probablement attaché au service du duc de Bourbon, car lorsque le duc mourut, en octobre 1503, Jean

1. *Œuvres*, publiées par J. Stécher, t. II, p. 255.

Lemaire exprima ses regrets dans un long poème allégorique.

Le Temple d'Honneur et de Vertu est le premier ouvrage important de Jean Lemaire. Une grande partie du poème a la forme d'une églogue ; sept bergers et bergères chantent les louanges du bon berger Pan et de sa femme Aurore (qui représentent, bien entendu, le duc de Bourbon et sa femme, Anne de Beaujeu). Sous leur protection, les bergers et leurs troupeaux florissent, et la terre produit en abondance des fleurs et des fruits. Mais, avec l'hiver, viennent les mauvais jours :

Le pasteur Pan, que tristesse obumbra,
S'estoit retraits dedens ses riches parcs,
Craignant le froit qui depuis encombra,
Par cy, par la, ses moutonnets espars ¹

Un vent glacial se lève, apportant un nuage lourd et noir.

Tout lentement, sans foudre et sans tonnoyre,
Venoit la triste, obscure, tenebreuse,
La nyeble brune, horrible, exterminoire.

Le nuage enveloppe la forme du berger Pan, qui disparaît. Sa femme, Aurore, est d'abord inconsolable. Mais, soudainement, elle entend une voix mystérieuse et se trouve transportée au sommet d'une haute montagne sur laquelle se dresse le temple de l'honneur et de la vertu. Elle voit là, posées sur des piédestaux de marbre et de porphyre, six statues qui représentent les vertus du défunt, — Prudence, Justice, Espérance, Raison, Religion, Équité ; leurs initiales forment le nom du duc, PIERRE. Enfin, *Entendement* apparaît, et, dans un long discours en prose, annonce à la veuve que son mari a été accueilli par ses aïeux au temple de l'honneur et de la vertu, où ils iront tous dans la félicité éternelle.

1. *Œuvres*, t. IV, pp. 210-11.

L'influence de Molinet est plus marquée dans ce poème que dans aucun des ouvrages postérieurs de Lemaire, quoi-qu'il y ait déjà dans les chants des bergers une grâce légère qu'on chercherait en vain dans l'œuvre du vieux Rhétoriqueur. Les énumérations, souvent si ennuyeuses dans la poésie du xve siècle, ne gâtent pas le ton pastoral ; nous trouvons des noms de fruits, « framboises, meurettes, pommes et poirettes, rondes et durettes », et des noms d'oiseaux, « rossignols, serins, chardonnetz, tarins, merles et jayz fins ». La chanson de Galathée nous introduit dans ce monde féérique que le poète va dépeindre plus tard dans son idylle de Paris et d'Œnone.

La viendront driades
Et amadriades,
Faisant soubz feuillades
Rys et resveillades,
Avec autres fées.
La feront naiades
Et les oreades
Dessus les herbades
Aubades, gambades,
De joye eschauffées ¹.

Evidemment, dans plusieurs passages, Lemaire a imité l'*A B C Sauvaige*, le *Throsne d'Honneur* et le *Chappelet des Dames* de Molinet, et, d'un bout à l'autre de son premier poème, il s'est contenté de « suivre les vestiges de monseigneur l'indiciaire archiducal ». La seule nouveauté remarquable qu'il a introduite — et c'est une innovation importante — c'est le long passage écrit en tercets « à la façon italienne ou toscane ou florentine ».

Il est probable qu'en écrivant *Le Temple d'Honneur et de Vertu*, Jean Lemaire fut moins inspiré par le désir de faire hommage à son maître défunt que par le souci pressant de trouver un nouveau patron. Sur le conseil de son ami

1. *Œuvres*, t. IV, p. 194.

Jean Perréal, il se décida à chercher la faveur d'un célèbre protecteur des beaux-arts, Louis de Luxembourg, comte de Ligny, en lui dédiant son poème. Pour faire au comte un compliment délicat, le poète place sa mère, Marie de Savoie, comtesse de Saint-Pol, parmi les élus du temple d'honneur ¹, quoique le bon goût l'oblige à garder le silence sur le père du comte, le malheureux connétable décapité sous le règne de Louis XI.

Le comte de Ligny venait d'être malade ; pendant quelques semaines, il était resté entre la vie et la mort, mais on espérait le voir guérir — au moins, Lemaire, en lui dédiant son poème, dit « Au plaisir de Dieu et de sa glorieuse mère vous estes prochain du retour ». Le comte était venu offrir ses condoléances à sa cousine, la duchesse de Bourbon, et Lemaire les avait vus « travailler en commune peine et en semblable participation de deuil », pour la perte du bon duc. Voilà donc un prétexte pour attirer l'attention du comte de Ligny. Craignant que le deuil n'aggravât sa maladie, le poète, pour le consoler, avait « bâti un petit édifice ». Aussitôt que Lemaire eut fini *Le Temple d'Honneur et de Vertu*, il se hâta d'en présenter un exemplaire au comte qui, lui-même poète et amateur de poésie, en fut si favorablement impressionné qu'il prit l'auteur parmi ses « plus privez et secretz domestiques », promettant de lui donner une prébende dans le comté de Ligny afin qu'il pût suivre, en paix et à loisir, une carrière littéraire. Sa prospérité semblait assurée. Mais hélas ! au bout de quelques jours, ses espérances furent détruites. Pendant la dernière semaine de décembre de cette même année 1503, le comte de Ligny mourut à Lyon, âgé de trente-six ans, et Lemaire dut reprendre la plume pour pleurer son nouveau maître dans *La Plainte du Désiré* (c'est-à-dire, La Plainte du Regretté).

1. *Œuvres*, t. IV, p. 234.

Comme son premier ouvrage, *Le Temple d'Honneur et de Vertu*, lui avait valu la protection d'un gentilhomme aussi important que le comte de Ligny, Lemaire pouvait espérer, sans trop de présomption, que cette seconde preuve de son talent lui procurerait une position encore plus élevée. Il dédia donc le manuscrit de *La Plainte du Désiré* d'abord à la reine de France, Anne de Bretagne, qui se trouvait alors à Lyon. Dans l'épître dédicatoire qui accompagne le manuscrit, il fait observer que la reine a non seulement versé des larmes pour le comte défunt, mais qu'elle s'est montrée aussi un « refuge à ses tresdesolez serviteurs ». Cette démarche ne porta pas de fruits. Au commencement de l'an 1504, Louis XII tomba malade, et, aussitôt qu'il se fut remis, la cour quitta Lyon et se rendit à Blois. Ce n'est que neuf ans plus tard que l'ambition de Lemaire d'entrer au service du roi de France fut réalisée. Dans l'intervalle, il se tourna vers une autre princesse, la jeune duchesse de Savoie, Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. Cette fois ses avances furent accueillies, et Marguerite le nomma son indiciaire. Une quittance signée par Lemaire à Turin, en juin 1504, montre qu'il était alors au service de Marguerite, où il resta jusqu'en 1512. C'est probablement *La Plainte du Désiré* qui lui valut la faveur de Marguerite ; la première édition du poème, qui parut en 1509, lui est dédiée.

II. — LE COMTE DE LIGNY

Le sujet de notre complainte valait d'être chanté, car Louis de Luxembourg, comte de Ligny, avait été un des personnages les plus remarquables de cet âge chevaleresque. La mort tragique de son père ne semble avoir aucunement nui à sa carrière de capitaine et de courtisan. Du côté de

sa mère, Marie de Savoie, il était cousin germain du roi Charles VIII, de trois ans son cadet, et les historiens contemporains parlent tous de la grande amitié qui liait les deux cousins. Octovien de Saint-Gelais, décrivant dans son *Séjour d'Honneur* la cour brillante du jeune roi, dit « Certes je vy Loys monseigneur de Luxembourg aymant honneur et moult aymé pareillement de son doux maistre »¹.

Nous trouvons de nombreuses allusions au héros de notre poème dans l'*Histoire de Bayard*, puisque c'est au comte de Ligny que le roi confia l'éducation du page *Picquet* qui devint plus tard « le chevalier sans peur et sans reproche ». Le Loyal Serviteur décrit la première rencontre du comte avec le jeune Bayard un beau jour près de Lyon, où le roi « estoit parmy ses princes et gentilshommes, menant joyeuse vie à faire joustes et tournoys chascun jour, et au soir dancer et baller avecques les dames du lieu, qui sont volentiers belles et de bonne grace »². » Le roi, sachant que le duc de Savoie venait lui faire visite, « envoya au devant de luy ung gentil prince de la maison de Luxembourg, qu'on appelloit le seigneur de Ligny... Si se firent grant chere lesditz duc et seigneur de Ligny, car tous deux estoient assez remplis d'honneur ». Ligny remarqua dans l'entourage du duc de Savoie le garçon de quatorze ans qu'il maniait si adroitement son grand cheval, et conseilla au duc de faire présent du page et du cheval à Charles VIII. Le roi accepta le don et dit au comte de Ligny : « Cousin de Ligny, je vous baille le page en garde ». Ligny « estimoit bien qu'il en feroit ung homme dont il auroit une fois gros honneur », et on peut croire que ce grand seigneur « rempli d'honneur » exerça une profonde influence sur le jeune garçon, qu'il garda trois ans dans sa maison. Après qu'il fut mis hors de page, Bayard s'engagea dans la compagnie

1. Ed. Anthoyne Vérard (1519), fol. E iii r^o.

2. Ed. E. Droz (1927), p. 17.

du comte de Ligny, qui « le prescha comme s'il eust esté son enfant, lui recommandant sur touteschoses avoir tousjours l'honneur devant les yeulx » ¹. A propos d'un autre page du comte de Ligny, *Le Loyal Serviteur* ajoute... « car d'une chose veulx advertir tous lysans ceste hystoire, que de la nourriture de ce gentil seigneur de Ligny sont sortiz cinquante gentilzhommes, dont trente ont esté tous vaillans et vertueux cappitaines en leur vie » ².

Ligny accompagna Charles VIII lorsque le jeune roi romanesque, délaissant pour quelque temps les tournois et les fêtes, entreprit la conquête du royaume de Naples. Au retour, le comte, avec sa compagnie de gentilshommes, joua un grand rôle à la bataille de Fornoue (1495), où la « furie » des Français réussit à frayer un passage à leur armée, malgré les forces supérieures de l'ennemi. Pendant son séjour en Italie, Charles donna en mariage à son cousin une riche veuve, la belle princesse d'Altemore. Mais bientôt après les noces, le comte dut retourner en France avec le roi, et la malheureuse princesse mourut (de chagrin, dit-on), laissant ses terres à son mari.

Même après la mort soudaine de Charles VIII, en 1498, le comte de Ligny continua à jouir de la faveur royale. Il prit part à la conquête de Milan en 1499, et quand Louis XII envoya une seconde expédition en 1500, pour reprendre cette ville à Ludovic Sforza, le comte fut un des chefs de l'armée française. C'est à l'historien Jean d'Auton que nous devons quelques détails pittoresques qui montrent la bravoure du comte à la bataille de Novare, où il combattit à pied, bien en évidence parmi ses soldats suisses, « la hallebarde au poing, vestu d'un pourpoint de drap d'or, my party de damas blanc, bendé au travers de violet, le halcret dessus, ung chapeau jaune sur la teste, garny de

1. *Ibid.*, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 23.

plumes blanches ». Après la bataille, Ludovic Sforza vint se rendre au comte de Ligny.

Le héros de notre poème était aussi fier que courageux. Au moment de son premier triomphe à Milan, Louis XII avait donné des terres italiennes à ses capitaines, et Ligny avait reçu pour sa part les villes de Tortona et de Voghera. Ces villes s'étaient révoltées en faveur de Ludovic, et le comte de Ligny, accompagné de son lieutenant, Louis d'Ars, et de son porte-étendard, Bayard, alla punir les rebelles. Les chefs des deux villes, pour apaiser la colère de leur seigneur, lui apportèrent un riche cadeau d'argenterie. Ligny, cédant aux instances de Louis d'Ars, consentit à épargner les révoltés, mais il ne daigna pas même regarder la vaisselle d'argent qu'ils avaient entassée devant lui. Appelant Bayard, il dit avec mépris : « Picquet, prenez toute ceste vaisselle, je la vous donne pour vostre cuisine »¹ et Bayard la distribua, morceau par morceau, à toute la compagnie. Le bon comte remarqua que Bayard n'avait rien gardé pour lui-même, et lui envoya le lendemain une robe de velours, un coursier et une bourse de 300 écus.

Les derniers jours de la vie du comte furent assombris. Louis XII, après avoir reconquis le duché de Milan, tourna son attention vers le royaume de Naples, qui était aussi en révolte, et y envoya une expédition. Ligny espérait naturellement être choisi pour mener encore une fois l'armée française en Italie. Mais le roi nomma chef de l'armée le seigneur d'Aubigny, et le comte de Ligny resta en France. Il tomba malade peu de temps après, et, quand il mourut, à la fin de la même année, l'opinion publique déclara que le chagrin l'avait tué. Brantôme accepte cette supposition sans hésiter². « Il regretta fort le roy », dit-il, « n'ayant pas trouvé le roy Louis XII^e, qui vint après,

1. *Ibid.*, p. 61.

2. Tome II, p. 354.

un si bon maître ; car, le roy envoyant une armée au royaume de Naples, sous la charge de M. d'Aubigny, M. de Ligny en demanda la charge et en pria le roy, qui lui refusa tout à trac... dont il en conceut par tel refus un si grand despit, qu'il en mourut de regret ». Le Loyal Serviteur, probablement mieux renseigné, raconte avec plus de réserve que quelques-uns « voulaient dire que de deuil il en mourut ¹ ». Jean Lemaire, dans notre poème (*Rhétorique*, XXVI), parle du « faulx encombraige » qui empêcha Ligny de prendre part au « hault exploit de Naples », et dans plusieurs passages il montre assez clairement qu'on doit accuser les envieux de la maladie du comte. Certainement c'est une idée poétique d'attribuer la mort de son héros à une cause morale, et notre poète, comme un vrai disciple de l'école des Rhétoriciens, en profite pour personifier la figure d'Envie (*Rhétorique*, XXI).

Mais à la vérité, il serait injuste envers le caractère du Désiré de le considérer comme un orgueilleux qui meurt d'une blessure d'amour-propre. La correspondance rimée qu'il échangea avec le rhétoricien Jean Picart, pendant les derniers mois de sa vie ², révèle une vivacité et une modestie inattendues chez ce grand seigneur. Laissé en France alors que sa compagnie de gentilshommes, Bayard y compris, est partie pour l'Italie, il s'amuse à chasser les grands cerfs à Tournus, près de Mâcon. Alors il tombe malade. Lui-même attribue sa maladie à la chaleur — aux « souldartz des jours canicullaires ». Son correspondant, ayant entendu dire à l'armée que Ligny est en danger de mort, lui adresse de bons conseils, saisissant l'occasion pour exécuter un petit exercice d'allitération, à la mode des Rhétoriciens. Il exhorte Ligny à éviter

troys choses qui par F commencent,
C'est fruict et froict et femmes qui ne pensent

1. *Histoire de Bayart*, p. 63.

2. Ed. E. Droz, *Revue du XVI^e siècle*, tome VIII (1921), pp. 65-8.

Fors seulement a leurs plaisirs venir
Sans craindre rien qui en puisse advenir.

Dans sa réponse, le seigneur raconte comment, pendant sa maladie, on lui coupa les cheveux. Loin de se plaindre de ses malheurs, il plaisante en vers assez bien tournés, énumérant les avantages des cheveux courts, surtout pour les militaires :

Premierement, on peult tel bien gagner
Qu'il n'est besoing plus ces cheveux pigner
Ne les trousse en coiffe ou couvrechief,
Et si a l'on plus à liger le chief,
Humeurs, sueurs et superfluitez
Par ce moyen n'ont lieu de nulz costez.

Et oultre plus se cheveux blans y a
Ils sont mussez et tous mis a quia.
Et qui plus est, dont je ne me puy taire,
Point n'est propice au labeur militaire
Grantz fay de crintz, ains mieulx à l'aise met
L'homme tousel la teste en son armet.

La dernière lettre du comte à Jean Picart date de la fin d'octobre 1503. Comme nous l'avons vu, il mourut à Lyon, deux mois plus tard.

Les obsèques sont décrites en détail par Jean d'Auton dans ses *Chroniques de Louis XII*¹ :

« En l'eglize de Saint Jehan de Lyon fut sollempnizé sa feste funebreuse. Tout l'environ du cueur fut ceinturé de satin noir, semé des armes de Luxembourg et de cyerges ardans. Le corps fut apporté au milieu du cueur de l'eglize et mys soubz la chappelle de dueil, ceinte de velloux noir tout autour, et parmy les armes de Luxembourg semmées. Le corps estoit couvert d'ung drap d'or frizé de noir et grant nombre de torches tout autour, et la chappelle toute couverte de cyerges ardans et environnée de ses gentils-

1. Ed. Société de l'Histoire de France, tome III, pp. 307-12.

hommes et serviteurs, tous en dueil, desquels l'un portoit sa banyere, l'autre son timbre et l'autre son escu ¹ ».

L'oraison funèbre fut prononcée par Anthoine du Four, prédicateur célèbre qui devint plus tard confesseur de la reine. Il exalta « la vie louable et royalle genealogye dudit conte de Ligny », prouvant qu'il était descendu de tous les empereurs et rois chrétiens, et qu'il avait pour origine le « Roy Baltazar, qui d'Orient avecques deux autres roys magicques, nommez l'ung Melchior l'autre Gaspar, vint en Bethleem par la guide de l'estoille ². »

Le même jour, le corps fut porté hors de la ville, pour être enterré dans son comté de Ligny. Plus de douze cents prêtres l'accompagnèrent en procession, et, devant le corps, qui était entouré des gentilshommes de la cour avec leurs gens d'armes, marchèrent cent pauvres, « chacun une torche ardant en main ». Jean d'Auton confirme les détails de la description que donne Jean Lemaire, au commencement de notre poème, de la « tourbe plourante » et de la « vehemence de leurs trenchantz regretz ». « Bien fut la monstré », dit-il dans sa *Chronique*, « que sa personne avoit esté en commune recommandacion ; car hommes et femmes et enfans, en voyant le piteulx spectacle par les maisons et aux fenestres, plouroyent a chauldes larmes, se destorsoient les mains et faisoient dueil inconsollable en regrettant le bon seigneur qui de tous estoit amé ».

Bien que l'ayant à peine connu, Jean Lemaire avait bien raison de louer un maître doué de toutes les qualités d'un héros de chanson de geste, de courage, de fierté, et surtout de générosité. Mais la poésie épique avait depuis longtemps disparu en France. Comment un rhétoricien débutant, disciple de Molinet et admirateur de Crétin, pouvait-il traiter un tel sujet sinon en le couvrant du voile de l'allégorie ? A propos de *La Plainte du Désiré*, M. Ph. Aug.

1. *Ibid.*, p. 308.

2. *Ibid.*, p. 311.

Becker dit : « La personnalité et la vie du comte de Ligny offraient un sujet particulièrement adapté au traitement poétique, surtout pour un admirateur enthousiaste comme Lemaire, mais l'art de la poésie n'était pas assez avancé pour manier un tel thème sans digressions. Ce n'est ni le chevalier courageux, ni le prince bienveillant, ni l'homme abattu dans toute la force de son âge qui est présenté devant nos yeux, mais la Nature qui se désole devant le cadavre ¹. »

III. — ANALYSE DE « LA PLAINTÉ DU DÉSIRÉ »

Premier passage en prose.

Dans un bref passage en prose qui sert d'introduction, Lemaire décrit la scène sur laquelle il a construit son poème. Un triste jour d'hiver, dit-il, alors qu'il se trouvait à Lyon, son attention fut attirée par le bruit d'une multitude qui pleurait. Cherchant la cause de cette tristesse, il vit le corps d'un homme, de noble apparence, étendu sur un lit. Près du cadavre se tenait Nature, dans une attitude qui témoignait d'un chagrin inexprimable ; elle était accompagnée de ses deux belles servantes, Peinture et Rhétorique, dont les larmes arrosaient le plancher. Tout à coup, le silence fut rompu par Peinture, qui, au milieu des gémissements de l'assemblée entière, commença à se lamenter.

Discours de Peinture

Strophes I-VIII. — Le long discours en vers prononcé par Peinture contient trente et une strophes. Les premières strophes sont dans le style coutumier des Grands Rhétori-

1. Jean Lemaire, *der erste humanistische Dichter Frankreichs*, p. 384.

queurs, orné de jeux de mots et d'allitération. La fin prématurée du comte de Ligny a endeuillé tous les cœurs, mais surtout la Nature qui a honte de n'avoir pu empêcher la mort de la plus noble de ses créatures. Que faisait-elle, au lieu de le secourir ? Faisait-elle naître quelque gentilhomme plus digne que lui ? Cela serait impossible, car Ligny fut son chef-d'œuvre. Ici, Peinture interrompt le cours de ses reproches pour demander pardon à Nature, qui, après tout, ne doit pas être blâmée pour avoir causé une mort qui est, en réalité, conforme à la volonté de Dieu.

XII-XXIX. — Pour dépeindre la tristesse de Nature, Peinture aura recours à tous les moyens à sa disposition, à ses milliers de crayons et de pinceaux, à ses coquillettes de couleurs, et à toutes ses abondantes « inventions ».

Elle a toujours des disciples parmi les esprits modernes, dont quelques-uns sont même plus remarquables que les grands peintres flamands du xve siècle. Elle appelle ces artistes vivants à la besogne, d'abord les Italiens, Léonard de Vinci, Gentil Bellin et Pérugin et enfin l'ami de Lemaire, Jean Perréal (Jean de Paris).

Qu'ils jettent toutes leurs couleurs voyantes ; pour faire le portrait de Nature, il ne faut que du noir.

XXX-XXXI. — Mais, finalement, Peinture décide que l'art de ses disciples ne pourrait jamais rendre un spectacle aussi sombre. Elle abandonne son projet, et prie sa sœur Rhétorique d'exprimer le chagrin de Nature dans « les mots dorez que les hauts dieux lui baillent ».

Second passage en prose

Dans ce second passage en prose, le poète décrit l'effet produit par les mots de Peinture. Les spectateurs éclatent de nouveau en sanglots. Nature seule garde une contenance calme et immobile, et enfin, poussant un soupir profond,

elle tourne les yeux en silence vers sa servante Rhétorique qui, à ce signe, ouvre sa bouche gracieuse et commence à parler d'une voix tremblante.

Discours de Rhétorique.

Le discours de Rhétorique forme la plus grande partie du poème, et consiste en trente-quatre strophes, chacune de quatorze vers.

I-VII. — Rhétorique commence par assurer qu'elle n'est pas capable de traiter un sujet qui est trop difficile pour sa sœur Peinture. Le lien entre elles est si étroit que là où l'une brille l'autre fleurit également. La peinture est la richesse de toute nation, non seulement l'ornement des rois et des princesses, mais aussi la lecture du peuple simple et illettré. De plus, si Rhétorique avait l'éloquence nécessaire pour décrire les vertus du comte de Ligny, cela n'ajouterait rien à la renommée de ses gestes héroïques.

VIII-X. — Doit-elle essayer de composer des lais ou des complaintes ? Elle se rappelle les noms des poètes à qui cette œuvre conviendrait, les grands élégiaques latins, et les Rhétoriciens du x^e siècle. Hélas, ils sont tous morts. Récemment Robertet et Octovien de Saint-Gelais les ont suivis, et il semble qu'avec leur mort, Rhétorique elle-même dépérisse.

Mais elle a encore quelques serviteurs qui cultivent son verger — Molinet, Cretin, d'Auton, et le second Robertet. Qu'ils viennent aider Jean Lemaire à accomplir son dessein.

XI-XIV. — Les musiciens du jour, Josquin Desprès, etc., sont appelés à prendre part à la lamentation, car le bon comte avait aimé et protégé tous les arts, la peinture, la poésie et la musique.

XV-XXIV. — Dans leur élégie, ils doivent blâmer d'abord la Mort et en second lieu l'Envie. La Mort se vante

d'avoir abattu le héros qui avait apporté la victoire à la France, l'Envie avait toujours cherché à diminuer la gloire du comte, et la jalousie de ses détracteurs a précipité sa mort.

XXV-XXVII. — Néanmoins son âme noble, les regardant d'en haut, déplore les revers que l'armée française vient de subir, et prête un secours angélique à son lieutenant, Louis d'Ars.

XXIX-XXXI. — Le lion de l'écu de Luxembourg est devenu l'une des étoiles zodiacales. Ligny lui-même a été appelé aux cieux par trois de ses nobles ancêtres.

XXXII. — Ainsi, la Mort et l'Envie, en croyant faire une mauvaise action, ont en réalité réussi à placer dans les cieux un esprit sublime.

XXXIII. — Que les dames qui pleurent essuient leurs larmes, car leur bien-aimé demeure maintenant parmi les saints et jouit des joies célestes.

XXXIV. — Finalement, Rhétorique commande à ses orateurs de déclarer aux amis et aux serviteurs du comte de Ligny, que si la nature est pleine de tristesse à cause de sa mort, le ciel se réjouit de le recevoir.

Troisième passage en prose.

Le poème se termine par un passage en prose qui décrit la disparition de Nature et de ses deux servantes. Les spectateurs, étonnés, commencent à se rappeler les paroles de Peinture et de Rhétorique, et comme ils voient le poète au milieu d'eux, qui tient encore la « rude plume » dont il a récemment décrit l'élévation du duc de Bourbon au Temple d'Honneur et de Vertu, ils décident que le devoir de raconter la mort du comte de Ligny lui échoit. Et Lemaire, quoiqu'il s'en sente incapable, pour satisfaire leur désir, commence à narrer la vision « en ceste peu élégante forme ».

IV. — LA COMPLAINTÉ DANS LA POÉSIE FRANÇAISE.

La Plainte du Désiré appartient à un genre de poésie lyrique qui, bien qu'il ait fleuri au moyen-âge et jusqu'à la fin du xvi^e siècle, est assez vaguement défini, et n'est jamais devenu une forme fixe. A l'origine, la complainte était essentiellement un genre de poésie populaire, destiné à être chanté, sur un air simple et monotone. Elle était souvent d'un caractère religieux, fondée sur quelque légende de saint ou de martyr, mais n'importe quel événement tragique pouvait en devenir le sujet.

Les premières complaintes composées en France sur la mort des grands hommes, militaires ou politiques (à l'exception des « regrets » prononcés sur les cadavres des héros des chansons de geste), étaient écrites en latin. Parmi les nombreuses élégies latines, composées au xi^e siècle, on trouve la complainte de Guillaume le Conquérant :

Flete, viri ; lugete, procères !
 Resolutus est rex in cineris.
 Rex editus de magnis regibus,
 rex Guillelmus, bello fortissimus ;
 Rex Anglorum et dux Normanniae,
 Cenomannis dominus patriae¹.

et celle sur la mort de Lanfranc (1089) :

Eheu ! ploret Anglia, simul et Italia,
 plangat Francia, lacrymetur et Alemannia,
 nationes proximae et omnis gens extranea².

1. Gröber, *Grundriss der Romanischen Philologie*, II, I, p. 344, et Du Méril, *Poésies populaires latines antérieures au XII^e siècle*, p. 294.

2. Du Méril, *Poésies populaires latines du moyen-âge*, p. 251.

L'assassinat de Charles le Bon, comte de Flandre, en 1127, fut le sujet de plusieurs *déplorations*, dont l'une, d'un style plus prétentieux que celles que nous avons citées, commence par une invocation de la Muse :

Huc ades Calliope
vires mihi suggere !
Carmen fingo lugubre
nobili de principe ¹.

Tandis que les clercs des cours et des monastères du nord de la France composaient ces chansons latines, les troubadours du sud pleuraient leurs héros dans le *planh* provençal. Le *planh* était une forme de *sirventes*, et se conformait à des règles définies. Quelquefois il chantait la mort de la dame du troubadour, mais plus souvent celle d'un prince, ou d'un confrère de son auteur. Il arriva plus d'une fois dans cet âge d'or de la poésie lyrique que le confrère était lui-même un prince, ou bien un roi comme Richard Cœur-de-Lion, dont la mort tragique, en 1199, fut chantée par Gaucelm Faidit. Un exemple typique du genre est le *planh* de Daspols sur la mort de saint Louis, dans lequel chaque strophe est terminée par le refrain :

Ai Dieus ! cals dans es !
Fortz tristors es e salvaj' a retraire
Qu'ieu chant am joy de tan coral dolor
Con n'es li mort del rei nostre seïnhor
Francs de Fransa, de fin pres emperaïre ;
E per so chant ieu marrit e joyos
Car Dieus l'o vole mais a si que a nos,
Car el s'era tost datz a luy servir,
Qu'estiers sa mort Dieus nos volgra sofrir ;
Per qu'es majers le dans el desconort
Car ieu aug dir quel rey de Fransa es mort.
Ai Dieus ! cals dans es ! ²

1. *Ibid.*, p. 261.

2. P. Meyer, *Les derniers troubadours de la Provence*, p. 285.

Dans la dernière strophe, le poète conseille au fils du roi de se méfier des faux conseillers :

Francs reys Felips, nuls hom non deu estraire
De ben a far tant cant n'aura vigor,
E non creiretz lauzengier ni trachor.,
Se resemblas Loloïc vostre paire,
Qu'el era francs e fis e amors
E liai reis e drechuries e pros ;
Vos non volretz escoutar ni auzir
Fals concielhiers ni lor linguas grazir.,
Ans tenres dreg als freols contrals fortz.,
Pueis non er pres en vos delitz ni morta.
Ai Dieus ! cals dans es !

Aux XIII^e et XIV^e siècles, sous l'influence de la poésie lyrique de Provence, des *déplorations funèbres* en langue vulgaire furent composées dans le nord de la France. Rutebeuf écrivit plusieurs complaintes, par exemple, celle sur la mort de Thibaut, roi de Navarre (1271) :

Pitié a compleindre m'enseigne
D'un home qui avoit seur Seine
Et sor Marne maintes maisons ¹.

Les complaintes de Rutebeuf sont simples et populaires, mais le *lai* composé par Eustache Deschamps, une centaine d'années plus tard, sur la mort de Bertrand du Guesclin, est le prototype des élégies recherchées des Grands Rhétoriqueurs ; le héros breton y est comparé aux grands guerriers de l'histoire ancienne et de la mythologie :

Car en largesse passoît
Alixandre et surmontoît.
En sa prouesse Achillès :
Plus doulx que Paris estoît
Et en mer se gouvernoit
Mieulx qu'onques Dyomidès :
Ce fut Cesar en ses fès,

1. Rutebeuf, Ed. Bibliothèque Elzévirienne; t. I, p. 44.

Qui tant fist de beaux conquists,
 À Josué ressembloit,
 Terre devant lui trembloit,
 Tant fut chevaliers parfès.¹

Au xve siècle, la complainte devint une forme favorite de la poésie lyrique. Christine de Pisan en composa une, sous forme de ballade : *Sur la mort du Duc de Bourgogne* (1404), qui commence ainsi :

Plourez, Francoys, tout d'un commun vouloir,
 Grans et petis, plourez ceste grant perte ;
 Plourez, bon Roy, bien vous devez douloir,
 Plourer devez vostre grevance apperte².

La complainte d'Alain Chartier, *Contre la Mort qui luy oste sa dame*³ est un exercice de versification compliqué. D'un style plus populaire est la ballade simple et touchante, attribuée à Pierre de Nesson, sur la mort de Jean de Bourbon (1433) :

Pour mon prince, seigneur très redoubté,
 Jehan le vaillant, noble duc de Bourbon,
 Suis en douleur et en courroux bouté ;
 Et m'est advis que j'ay bonne raison,
 Quant j'aperçoy que par grant desraison
 Les faulx Anglois, et par leur tyrannie,
 Après qu'ont eu de sa rançon partie,
 Dix huit ans, en prison bien gardée,
 Tant l'ont tenu qu'il a perdu la vie.
 En paradis soit son âme logée !

Envoi

Celle qu'on dit de la Nativité
 Mil quatre cens trente trois, c'est l'année
 Qu'il trespassa à Londres la cité.
 En paradis soit son âme logée !⁴

1. Eustache Deschamps, *Œuvres* (S. A. T. F.), t. II, p. 324.

2. *Œuvres poétiques de Christine de Pisan* (S. A. T. F.), t. I, p. 255.

3. Ed. Du Chesne, p. 532.

4. La Mure, *Histoire des ducs de Bourbon*, t. II, p. 152.

Jean Regnier écrivit une longue complainte (dix-neuf strophes) sur la mort d'Anne de Chauvigny, comtesse de Joigny (1456) ¹. Elle raconte prosaïquement, sans ornements allégoriques, l'histoire de la maladie et de la mort de la malheureuse dame.

Entre les mains des Rhétoriciens, la complainte devient bien plus compliquée. La versification est plus recherchée et le sujet même est obscurci par l'introduction des allégories et des allusions classiques. Les Rhétoriciens passaient pour des savants ; c'est grâce à leur érudition qu'ils pouvaient obtenir des positions de secrétaire ou d'historien à la cour d'un prince, et en toute occasion on s'attendait à les voir donner des preuves de leur science. Leurs complaintes, comme les *planh* des vieux troubadours, commémoraient ordinairement un protecteur ou un confrère ; dans le premier cas, la complainte était souvent dédiée à la veuve ou au successeur du défunt, et dans le second cas à un autre poète. Ainsi, quoique une grande partie de l'œuvre des Rhétoriciens ait un motif politique ou patriotique destiné au grand public, la *déploration funèbre* était écrite pour une élite qui en pouvait apprécier la subtilité. Loin d'être de style populaire, elle était essentiellement courtoise et les auteurs y prodiguaient les rimes riches et les calembours ; c'est le cas de Molinet dans le *Trespas du duc des Ars*, qui est un triomphe de la *rime batelée*. Voici la fin de ce poème :

L'an mil cinq cens, ce duc de bonne apprise,
Que tant je prise, acquist bruyt triumpphant :
Luy chargé d'ans, ayant la barbe grise,
Entra en Frise, et fut par son emprise
La place prise ou estoit son enfant.
Ferant, batant, abbatant, combatant,

1. *Les Fortunes et Adversitez de Jean Regnier* (S. A. T. F.), éd. E. Droz, p. 180.

Tempesta tant que Frisons sont domptez :
Ce que n'ont faict grans princes redoubtez.

Cest exploict faict, il print tout acoup fin.
En son coffin mort si l'encoffina.
N'est empereur, duc, marquis ne daulphin,
Tant ayt d'or fin, qu'en fin ne fine, affin
Qu'il soit affin de celluy qui fin n'a.
Dieu l'affina, mort le pouche fina :
En fin fina : or puis qu'il fault qu'il fine
Prions qu'il ayt la maison Seraphine¹.

Le genre de la *Complainte* ne disparut pas immédiatement à la Renaissance, bien qu'il fût l'une de ces « épi-series » condamnées par Du Bellay dans la *Défense et Illustration de la Langue Françoise*². Pendant la seconde moitié du xvi^e siècle, il prit le plus souvent la forme des *Tombeaux*, dont les poètes de la Pléiade semblent avoir hérité de leurs prédécesseurs³. Mais les nouveaux genres lyriques ne tardèrent pas à faire disparaître la *Complainte* de la poésie proprement dite. Elle resta cependant une forme favorite de la poésie populaire.

Notons qu'à la fin du xviii^e siècle et pendant la première moitié du xix^e, la *Complainte* qui n'avait traité, dans la vieille littérature française, que des sujets nobles ou pathétiques, devint avant de disparaître une sorte de facétie burlesque.

1. Molinet, *Faictz et Dictz*, éd. Paris 1540, fol. 163.

2. Du Bellay lui-même a composé des *complaintes*, comme la *Complainte du Désespéré*, et celle *Sur la mort du duc Horace Farnaize*. L'épithaphe de Ronsard sur Claude de l'Aubespine est « en forme de *Complainte contre la mort* ».

3. Le tombeau du treschrestien Roy Henry II (Du Bellay, 1559), avec son invocation aux peintres et aux sculpteurs :

« Imitateurs d'Apelle et de Lysippe, et vous
Par qui Phèdre encor est vivant entre nous »,

pourrait être comparé avec *La Plainte du Désiré*, tandis que, parmi les Epitaphes de Ronsard, le *Tombeau du feu Roy treschrestien Charles neufiesme* et le *Tombeau de Marguerite de France*, avec leurs louanges hyperboliques, rappellent les *complaintes* des Rhétoriciens.

V. — LES MODÈLES IMITÉS PAR JEAN LEMAIRE.

Quoiqu'il soit impossible de deviner quelles sont les plaintes composées par ses prédécesseurs que Jean Lemaire a connues, on peut supposer qu'il admirait surtout les quatre qu'il mentionne lui-même dans la *Plainte du Désiré* — la plainte pour Jacques Millet (1466) de Simon Greban, attribuée à tort à Alain Chartier¹, celle de Greban pour Charles VII, celle de Jean Robertet pour G. Chastellain (1476) et celle d'Octovien de Saint-Gelais pour Charles VIII.

On peut trouver quelques ressemblances entre ces plaintes ; par exemple, le grand personnage qui vient de mourir est souvent comparé à un arbre, symbole qui représente, surtout dans l'Ancien Testament, la durée de la vie humaine. Dans la plainte pour Jacques Millet, la Muse Calliope s'écrie :

Tresfaulse mort desesperée,
Tu as mon olive et mon arbre,
Dont je m'alloye esjoyssant,
Rendu aussi froide que marbre.

Molinet appelle le duc Charles de Bourgogne

« ung gros arbre de mirable altitude »

et Octovien de Saint-Gelais dit à propos de Charles VIII :

« Mort est l'arbre du pourpris plantureux ».

Jean Lemaire, introduisant des adjectifs sonores, emploie le même symbole (Peinture VIII) :

1. Paris, Bibl. Nat., f. fr. 1716. M. Piaget (*Romania*, 1893, p. 230) a montré que le véritable auteur de cette plainte est Simon Greban.

Le laurier vert, le cedre somptueux,
 Et le ciprès souef odorifere,
 Le pin haultain, l'olivier fructueux,
 Qui par ung vent froit et impetueux
 Est rué jus en mort soporifere.

Ici le « laurier vert » est certainement une allusion au « lauro verde » de Pétrarque, tandis que le « cèdre somptueux » rappelle la langue de l'Ancien Testament.

Lemaire a emprunté à ses modèles quelques traits et les a introduits dans *La Plainte du Désiré*.

De la *Complainte de la mort de Maistre George Chastellain, tresclair orateur en langue vulgaire gallique*¹ composée par Jean Robertet, notre poète semble avoir tiré les figures allégoriques qu'il présente dans la *Plainte du Désiré*. Robertet, dans son poème, après une invocation aux Muses, décrit une vision dans laquelle Nature apparaît, accompagnée d'Art et d'Imitation.

Nature estoit la premiere en ce nombre
 Et puis venoit Art, la suivant a l'ombre.
 La tierce estoit dame Ymitacion.
 L'une a l'autre ne faisoit nul encombre,
 Car a la fois art la nature obumbre
 Et luy ayde a son intention.
 La tierce avoit sa limitation
 Bien réglée selon vieille doctrine
 Qui les engins modernes enlumine.

C'est sans doute sur ce maigre modèle que Lemaire a peint ses figures de *Nature*, *Peinture parée* et *riche Rhétorique*, amplifiant le thème d'une main plus adroite. Dans le poème de Robertet, Nature parle elle-même, énumérant les dons qu'elle a prodigués à Chastellain :

Je luy donnay entendement haultain,
 Engin subtil, parler doulx et humain.

1. Imprimée dans les *Œuvres* de Chastellain (Edition du Baron K. de Lettenhove, t. VIII, p. 347).

Puis, Art, à son tour, chante les louanges du poète, le comparant aux grands orateurs et poètes grecs et romains :

Car sa langue en pur nectar mouillie
Oncques ne fut d'un villain mot souillie.

.
L'exquis stille de Saphos ou Catulle
N'excede en riens la beaulté de ses faictz,
Tant sont polis, bien lymez et parfaictz.

Ce poème, de celui que Lemaire appelle « Robertet magnifique », est un exemple typique du genre. L'habitude de louer leur héros au moyen de quelque comparaison absurde était commune à tous les Grands Rhétoriciens, et pour montrer envers Chastellain un respect convenable il fallait que Robertet le comparât à Sapho et à Catulle. Lemaire, quoiqu'il réussît plus tard à briser quelques-unes des chaînes de la tradition, reste dans ses premiers essais sous l'influence pédantesque des Rhétoriciens, dont il est modestement désireux de gagner l'approbation. Ainsi, après les vers dans lesquels, avec une inspiration vraiment poétique, il appelle le comte de Ligny (*Rhétorique*, XVIII) :

Celui qu'on lit en chronique et histoire
N'avoir jamais apporté que victoire
En France noble et a son bien public,

il revient au ton propre à ses confrères et compare son héros à Marius, Camille et Paul-Émile.

La complainte d'Octovien de Saint-Gelais, mentionnée dans notre poème, fut composée à l'occasion de la mort de Charles VIII. Elle dépeint la France, personnifiée sous la forme d'une femme enveloppée d'un manteau noir, qui pleure la mort du roi. Voici le commencement de sa plainte :

L'heure, le temps, la façon outrageuse,
Le cas, le sort, le coup et l'accidant

Doivbent yci poser ung incidant
 Pour esbahir les forces et puissances
 De ceulx qui ont parfaictes congnoissances.

Lemaire a probablement imité ces vers dans les premières strophes du discours de Peinture, et surtout dans la troisième strophe :

Les cieulx, le temps, la dure destinee,
 La fiere mort, l'importable accident.

Dans la seconde strophe la phrase :

Gens scavans toutes choses scibilles.

semble être une paraphrase de l'expression de Saint-Gelais

Ceulx qui ont parfaictes congnoissances.

Probablement, aussi, la description que donne Saint-Gelais du chagrin de la France :

A tant fina la dolente princesse
 Ses motz tous plains de mortelle tristesse,
 Peine angoisseuse et cuisant desplaisir
 Ne luy donne espace ne loisir
 De dire mot, car tant furent enfermes
 Sous ses cinq sens par pleurs souspirs et larmes,
 Tant fut son cueur enserré et estrainct
 D'ennuyeux soing,

a influencé le portrait de Nature dans le morceau de prose qui sert d'introduction à la *Plainte du Désiré*,

Qui par force d'estonnement ne pavoit proferer de sa bouche la profonde tristeur qu'on percevoit en sa dolente face.

Lemaire ne pouvait manquer de subir l'influence de Molinet et de Cretin, l'un son proche parent et l'autre son maître dans l'art de rimer. Mais l'influence de Molinet, si évidente dans le *Temple d'Honneur et de Vertu*, est bien moins marquée dans la *Plainte du Désiré*. Aucune des déplorations que Molinet avait composées pour les

ducs de Bourgogne n'a servi de modèle à notre poème — heureusement, car les jeux de mots et les rimes équivoques du vieux Rhétoriqueur offensent notre goût dans ses *déplorations funèbres* plus qu'ailleurs. Leur effet facétieux semble étrangement incongru ; et au ^{xx}^e siècle, où les calembours sont méprisés même dans la littérature la plus frivole, il nous est impossible d'adopter les goûts de l'époque où ils parurent. L'harmonie de la *Plainte du Désiré* a été rarement gâtée par de telles extravagances. Dans quelques endroits seulement du poème, on voit des traces de l'influence de Molinet, telles que la terminaison d'une strophe par un proverbe. Dans sa *Complainte de Renommée pour le trespas du duc Philippe de Bourgogne*, Molinet introduit un proverbe à la fin de chaque strophe : « Petite pluye abat grant vent », — « On croit es saintz si tost qu'ils font miracle », etc... Lemaire ne suit son exemple que deux fois dans la *Plainte du Désiré*, dans *Rhétorique*, XXIV :

Car quant le chat a prins sa fourniture
Il n'est pas temps de fermer le cabas.

et dans *Rhétorique*, XXVII :

Car qui bien sault on le voit reculer.

Du reste, l'ironie facile de Molinet semble étrangère à l'enthousiasme de la nature artiste de Lemaire.

Lemaire avoue lui-même avec reconnaissance l'influence de Cretin, qui avait été le premier à l'encourager dans l'art d'écrire. Lui dédiant le troisième livre des *Illustrations de Gaule*, il dit :

Et quand il plaira à ta benignité faire ouverture des tiennes nobles œuvres, et icelles publier par impression, on congnoitra facilement que tout ce peu que j'ay de grace et de felicité en ce langage vient de ta discipline : a laquelle je suis tenu toute ma vie.

En effet l'influence extérieure la plus évidente dans la *Plainte du Désiré* est celle de la *Déploration* de Cretin sur la mort d'Okeghem¹. Ici, Musique mène le deuil du grand compositeur, accompagnée des neuf Muses et de Tubal, David, Orphée et Chiron. (Dans les œuvres des Rhétoriciens les caractères de l'Ancien Testament et ceux de la mythologie grecque se mêlent sur un pied de familiarité, et Lemaire suit la mode en comparant Nature, dans la même strophe, à Tamar, à Vénus et à Eve). Cretin, dans un passage qui suggère une parodie d'une ballade de Villon, énumère les grands poètes du passé.

Que n'euz je lors l'eloquence de Tulle,
Ou de Virgile, ou ceulx qu'on intitulle
Grands orateurs et poète laurez.
Boëce où est-il ? que ne me congratulle.
Où est Properce et Tiburce ou Catulle ?

Hé ! Chastellain, et Maistre Alain Chartier
Où estes vous ? Il me fust bien metier
Avoir de vous quelque bonne leçon.

Jean Lemaire aussi cite le nom de plusieurs de ces poètes, mais, au lieu de les entasser en désordre, il les mentionne comme auteurs d'élégies bien connues, ainsi enchaînant son propre ouvrage à une lignée d'ancêtres.

Plus tard, Cretin invite les musiciens à composer une lamentation :

Agricola, Verbonnet, Prioris,
Josquin Desprez, Gaspar, Brunel, Compere,
Prevost, Verjust, tant que Piscis Prospere.

Encore une fois, Lemaire a suivi l'exemple de son ami. Mais si l'on compare ses vers expressifs², dans lesquels on semble entendre un écho des « graves accents » des vieux motets, avec l'énumération froide de Cretin, on

1. K. Chesney, *Œuvres poétiques de Guillaume Cretin*, Paris, 1932.

2. *Rhétorique*, XI-XIII.

voit combien l'art de Lemaire a vivifié le style sec de son école.

Bien que Lemaire doive aux traditions des Rhétoriciens le pédantisme et les longueurs de quelques-uns de ses ouvrages, l'influence de cette bande de rimeurs n'a effleuré que la surface de son génie. Il est né poète. En lui, l'influence funeste de ses contemporains a été compensée par son amour pour les poètes latins, surtout Virgile, pour les poètes italiens, Dante et Pétrarque, et par son admiration pour les arts plastiques. Dans la *Plainte du Désiré*, Lemaire adopte le point de vue de l'artiste universel, et c'est comme le patron de tous les arts qu'il a dépeint son héros :

Quel autre plus en toute art vertueuse
Se delicta, sens forme impetueuse,
Suivant le train des bons nobles anciens ¹.

VI. — L'INFLUENCE SUR JEAN LEMAIRE DE LA PEINTURE ET DE LA MUSIQUE.

Dans la *Plainte du Désiré*, Jean Lemaire montre les rapports qui existent entre la poésie et la musique ; c'est là une idée nouvelle dans la littérature française, idée inspirée sans doute par le développement extraordinaire de la peinture au xve siècle. Par son amour pour la peinture, Lemaire se distingue des autres poètes de son école.

Plusieurs des Rhétoriciens ont porté un intérêt considérable à la musique. Molinet était lui-même musicien, et les manuscrits ont conservé une de ses chansons : Tart aura mon cœur... ² ; il a aussi entretenu une correspondance poétique avec Antoine Busnoys. Ce n'est pas la seule preuve des liens qui unissaient, à cette époque,

1. *Rhétorique*, XIV.

2. E. Droz et G. Thibault, *Poètes et Musiciens*, p. 60.

musiciens et poètes. Le poème de Cretin sur la mort d'Okeghem a été mis en musique :

Agricolla, Verbonnet, Prioris

Ne parlez plus de joyeux chants ne ris,
Mais composez un *Ne recorderis*
Pour lamenter vostre maistre et bon père.

Quatre voix chantaient ces vers tandis qu'une cinquième, le ténor, chantait le requiem en latin. Mais un autre poète pleura la fin d'Okeghem en une complainte mise en musique par Josquin Després :

Nymphes des boys, deesses des fontaines,
Chantres experts de toutes nations,
Changez vos voix fort cleres et haultaines
En cris trenchantz et lamentations.....

Cet auteur anonyme n'est autre que Jean Molinet et ces vers sont le début de l'*Epitaphe de venerable sicur de bonne memoire Okgam, trésorier de Tours*, conservée à la Bibliothèque nationale ¹.

Une affinité curieuse existe entre les œuvres de ces artistes, les musiciens recherchaient tout ce qui était difficile et compliqué dans leur contrepoint, et les poètes dans leurs rimes. Okeghem composa un motet à trente-six parties, et Josquin Després en fit un à vingt-quatre. Les musiciens rivalisaient avec les Rhétoriciens même dans leurs jeux de mots. On raconte que Josquin Després après avoir plusieurs fois demandé une faveur à un certain Italien, qui, pour toute réponse, répétait les mots « *Lascia fare mi* », composa une messe sur les notes *La sol fa ré mi* qui est l'une de ses meilleures compositions. Un jour, pour rappeler au roi une promesse qui n'avait pas été exécutée, Josquin fit un motet, destiné à être chanté à l'église en

1. Fonds français, 24315, fol. 96.

présence du roi, sur les paroles du Psaume 119, *Memor esto verbi tui servo tuo*.

En citant les noms de musiciens, Lemaire ne fait que suivre l'exemple de Cretin. C'est dans *La Concorde des deux Langages* qu'il rend spécialement hommage à « l'harmonie très fine » de l'école d'Okeghem, en vers qui témoignent de son admiration pour les formes nouvelles de musique qui ont remplacé les « vieux flageots, guisternes primeraines, Psalterions et anciens decacordes ».

Dans *La Plainte du Désiré*, il exprime plutôt son amour pour la peinture, et la connaissance intime de cet art qu'il montre dans ce poème et dans *La Couronne Margaritique* est unique parmi les Rhétoriciens. Un des passages les plus intéressants de notre poème est celui dans lequel il chante les louanges de la peinture :

Pour recreer les yeulx humains construite
Et pour aux sens volupté concevoir¹.

Ici, nous pouvons en être sûrs, le poète, ordinairement si objectif, parle pour lui-même. Du reste, il le fait en connaissance de cause, citant les noms des plus grands peintres de l'école flamande, noms qui, au bout de quatre siècles, sont encore vénérés — Hugo van der Goes, Roger de la Pasture (van der Weyden) et Jean van Eyck « qui tant fut elegant ». Quelques mois plus tard, en écrivant *La Couronne Margaritique*, il les mentionne de nouveau, ajoutant à la liste des peintres Hans Memlinc, Thierri Bouts, et l'Allemand Martin Schöngauer, et n'oubliant pas Fouquet et certains autres célèbres miniaturistes. Parmi tous ces peintres, Lemaire semble admirer surtout Jean van Eyck, qu'il appelle, dans *La Couronne Margaritique*, « le roi des peintres », et on peut bien croire que la perfection de détail — les « faictz parfaictz et mignonnetz » — du grand primitif flamand devait plaire au goût d'un

Rhétoriqueur. Ce qui est plus frappant, cependant, c'est que Lemaire place les peintres italiens vivants, Léonard de Vinci, Gentil Bellini et Pérugin, ces « espritz recentz et nouveletz », plus hauts que ses compatriotes de l'école flamande.

Lemaire admire non seulement les tableaux achevés qu'il a vus aux murs des palais — « Des roys l'accueil, des princesses la suite » — ou aux murs des églises — « Des moins lettrez la lecture bien diute ». Il semble aimer les couleurs mêmes, et prendre plaisir à les énumérer, à les appeler toutes par leur nom propre, selon leur lieu d'origine.

Laissez a part synople et azur d'Acre,
Lacque, verdgay.

dit Peinture à ses disciples. Et, dans *La Couronne Margarithique*, Lemaire fait une longue liste des couleurs employées par les peintres de son temps.

Leur ouvroir est tout fin plein de tableaux
Peints et à peindre, et de maint noble outil.
Là sont charbons, crayons, plumes, pinceaux,
Brosses à tas, coquilles par monceaux,
Pinceaux d'argent, qui font maint trait subtil,
Marbres polis, aussi clers que beryl,
Inde, azur vert, et azur de Poulaine,
D'Acre azur fin, qui du feu n'ha peril,
Et vermillon, dont mainte boîte est pleine.

D'autres couleurs y ha abondamment :
Lacque, synople, et pourpre de haut prys,
Fin or moulu, or music, orpieument,
Carnation faite bien proprement,
Ocre de Ruth, machicot, vert de gris,
Vert de montaigne, et rose de Paris,
Bon blanc de plomb, flourie de garance,
Vernis de glace, en deux ou trois barilz,
Et noir de lampe, estant noir à l'oultrance ¹.

1. *Œuvres*, t. IV, p. 158.

Lemaire n'a pu apprendre tous ces détails techniques qu'en fréquentant les ateliers. Probablement, pendant sa jeunesse à Valenciennes, avait-il connu le miniaturiste Simon Marmion et d'autres peintres belges. Plus tard, dans les environs de Lyon, il avait fait la connaissance de Jean Perréal, connu sous le nom de Jean de Paris. Le poète exprime son admiration pour Perréal dans la dédicace du *Temple d'Honneur et de Vertu*, où, s'adressant au comte de Ligny, il dit : « Je me suis aventuré par l'impulsion exhortative de Jehan de Paris, peintre du roy vostre bien voulu : qui par le benefice de sa main heureuse a merité envers les roys et princes estre estimé ung second Appelles en paincture. »

M. R. de Maulde La Clavière, dans son étude sur Jean Perréal, fait allusion à *La Plainte du Désiré* en termes peu flatteurs pour notre poète¹ : « Le comte de Ligny..... ne tarda pas à mourir, et Lemaire se vit réduit à emboucher la trompette pour pleurer le protecteur de tous les arts ; c'est ce qu'il fit bruyamment, savamment, et il en profita pour exalter encore Perréal, de sorte que l'amitié fut liée. »

Il est peut-être vrai que son désir de rendre plus intime son amitié avec Perréal poussa Lemaire à introduire dans son poème la figure de *Peinture*. En tous cas, il est certain que le peintre, à l'époque où le poème fut écrit, exerça une grande influence sur l'esprit du poète.

Jean Perréal, malgré toutes les recherches, reste une des figures les plus mystérieuses de l'histoire de l'art français. Ce n'est pas qu'il ait vécu obscurément — au contraire, il était bien connu à la cour. Les Lyonnais lui confièrent à plusieurs reprises la décoration de la ville pour l'entrée du roi dans leur cité. (On considérerait l'organisation de tels spectacles comme une des fonctions d'un peintre de la cour, et le même devoir était rempli à Milan

1. *Jean Perréal dit Jean de Paris*, p. 29.

par Léonard de Vinci). Perréal était célèbre non seulement comme peintre et comme architecte, mais aussi comme illustrateur des manuscrits de chansons et de vers. Louis XII, écrivant en 1507 à M. de Montmorency, dit : « Quand la chançon sera faite par Fevyn, et vos visaiges pourtraits par Jehan de Paris, ferez bien de les m'envoyer, pour montrer aux dames de par deça, car il n'y en a point de pareils »¹.

Dans un mémoire sur Perréal, le comte Durrieu² parle des rapports cordiaux de ce peintre avec Léonard de Vinci, qu'il avait connu lorsque la cour du roi de France séjournait à Milan, en 1499. Léonard laissa parmi ses papiers le mémorandum d'une question qu'il voulait poser à Perréal au sujet de la méthode de détremper une certaine couleur. Il est évident que Perréal jouissait d'une grande renommée, elle ne sert qu'à accentuer le mystère qui l'enveloppe maintenant. Car il n'existe point de tableau qu'on puisse lui attribuer avec certitude. Quelques critiques modernes l'identifient avec le Maître de Moulins, peintre du triptyque de la cathédrale de Moulins, d'une élégante petite *Madeleine avec Donatrice* au Louvre, et peut-être du *saint Victor avec Donateur* au musée de Glasgow. D'autres autorités cependant considèrent que cette identification est insuffisamment prouvée. Sans doute une grande partie de l'œuvre pour laquelle Perréal était célèbre de son vivant était-elle exécutée simplement pour les entrées triomphales du roi, et n'était-elle pas destinée à être transmise à la postérité.

Bien que notre connaissance de Perréal soit négative, nous pouvons supposer qu'il est possible que ce soit de son amitié avec ce peintre, amitié composée d'admiration enthousiaste du côté de Lemaire et de condescendance hautaine du côté du peintre affairé et connu, que notre poète tire quelques-uns des traits qui font de lui un des

1. R. de M. La Clavière, *op. cit.*, p. 32.

2. *Relations de Léonard de Vinci avec Jean Perréal*, Paris, 1919.

précurseurs de la Renaissance. Lemaire n'a jamais, que nous sachions, visité l'Italie avant d'écrire *La Plainte du Désiré*. Naturellement les années qu'il a passées aux environs de Lyon lui ont fait prendre contact avec la culture italienne, et il semble, à un plus haut degré que les autres Rhétoriciens, avoir goûté les poètes italiens. Mais c'est presque certainement grâce à Perréal qu'il connaissait, en 1503, le beau coloris de Pérugin et les « grâces supernes » de Léonard de Vinci. Perréal fut un des premiers « italianisants », et on peut deviner dans l'influence de ce peintre une des sources de cette admiration pour l'art et la littérature italiens qui colore toute l'œuvre de Jean Lemaire, et qui trouve son point culminant dans le plus beau de ses poèmes, *La Concorde des deux Langages*.

Emile Picot, en publiant la correspondance de Perréal avec Jacques Le Lieur¹, a établi l'identité de Perréal le peintre avec Jean de Paris le poète cité par Cretin dans sa *Complainte sur Guillaume de Byssipat*.

En réponse à une lettre sentimentale que lui a adressée J. Le Lieur, gentilhomme campagnard qui l'admire de loin et recherche son amitié, Perréal donne en vers ce que le comte Durrieu appelle « sa profession de foi de peintre ».

Aprentif suis, et ne suis qu'un breslart
 Qui va suivant pas à pas ce bel art.
 Immytateur de madame Nature,
 Au vif tirant par fictive peinture.
 Tant noble est il, le bon peintre et facteur,
 Si fayt le vif qu'il semble ung createur.

.....
 Et bien que j'aye un peu de geometrie
 Par le compas et propre symetrie,
 Phizonomye en qui le vif conciste :
 Là gist le point que doit savoir l'artiste,
 Et les couleurs couvrent à point le trect,
 Mais le plus fort est que tout soit pourtraict

1. *Heures Manuscrites de Jacques Le Lieur* (1913).

Bien justement, et de bonne mesure,
Ou autrement il n'aprophe nature.

Au sujet de ce dernier vers, le comte Durrieu dit « Approcher la nature » : ce dernier trait rappelle un vers imprimé dès le xvi^e siècle, et maintes fois cité, de Jean Lemaire de Belges, qui, dans la *Plainte du Désiré*, s'adressant à un autre peintre, lui donne ce conseil

Vien veoir nature avec Jehan de Paris.

Evidemment Jean Perréal, comme d'autres peintres de l'époque, se piquait de réalisme, et le réalisme des peintres fait un étrange contraste avec l'affectation des poètes qui étaient leurs contemporains. Outre le réalisme des portraits primitifs dans lesquels chaque ride est soigneusement reproduite, les paysages qui forment le fond des peintures et des miniatures sont souvent d'une vérité frappante. Par exemple, dans le tableau récemment attribué à Perréal, la figure de saint Victor se détache sur un paysage frais et réel, avec des prairies d'un vert vif, un étang bleuâtre et des groupes d'ormeaux et de bouleaux. En comparant la description de son art donnée par Perréal avec l'idéal de Jean Lemaire exprimé dans le discours de Rhétorique, on voit que le poète est imbu des idées de son ami :

Tu es et fuz de Nature l'ymaige,
Le vray miroir qui son noble visaige
Nous represente en ton riche scavoir ;
Tu l'ensuis or par si propre estimaige
Que ton œuvre est toute une à son ouvrage.

Laissant de côté l'influence personnelle des peintres sur Lemaire, une étude de son œuvre montrera que l'amour de la peinture qui lui est inhérent donne de la clarté et de la couleur à son style. Lemaire ajoute à l'imagination du poète l'œil du peintre, et il présente au lecteur une série de tableaux. Il s'attache à la forme et à la symétrie plus

qu'à la musique du vers, et ainsi, quoique son lyrisme n'atteigne jamais le charme musical de Ronsard, il ne tombe que rarement dans les erreurs de goût commises par Molinet et les autres chercheurs de rimes. Il se préoccupe toujours du côté pittoresque de la vie. A la vérité, ses réflexions morales semblent un peu forcées, comme s'il se sentait obligé, en qualité de clerc tonsuré et de poète officiel, de parsemer son texte de conseils pieux. Plus d'une fois, il appelle la beauté « vaine et inutile », mais en le lisant on sent que l'amour du beau est l'essence de sa nature. Ronsard, plus ardent et moins humble que Lemaire, se plaint de la fragilité de la beauté ; il veut jouir des belles choses avant qu'elles se fanent, cueillir la rose, conquérir la dame altière. L'attitude de Lemaire est plutôt celle du peintre qui se tient à distance, le crayon à la main, content de contempler et de peindre ; ses descriptions donnent l'impression d'une calme admiration de la beauté du monde, impression qu'on reçoit souvent en regardant quelque vieux tableau, plein de détails curieux, ou quelque tapisserie multicolore.

C'est surtout par son attitude devant la vie que Jean Lemaire diffère des poètes du x^ve siècle. La poésie du seul grand poète de ce siècle, François Villon, est pleine de l'idée de mort. Les poètes de second ordre se détachent de la réalité et se contentent pour la plupart d'arides débats et de longs discours sur des thèmes déjà usés par leurs prédécesseurs. Ils décrivent avec réalisme les maux de cette vie, les ravages de la guerre et de la famine — même Molinet montre une vigueur insolite dans *Le Temple de Mars* — mais, quand la note est moins triste, ils nous transportent dans le pays d'allégorie, où les campagnes verdoyantes et les palais de marbre sont peuplés de vertus et de vices personnifiés.

Jean Lemaire, quoiqu'il n'échappe pas entièrement aux traditions de son école, tourne le dos à l'inspiration poé-

tique du x^v^e siècle, tragique ou artificielle. Son thème n'est pas la mort, mais la vie, la vie remuante du « siècle » avec ses arts et métiers. Le passage de *La Couronne Margaritique* où il décrit l'atelier d'un orfèvre est souvent cité.

Si oyait on bruire et fremir
Ouvriers leans, comme mouchettes,
Lingots d'or et d'argent gemir
Dedens l'eaue, entre les pincettes.
L'un les essayoit aux touchettes,
Un autre les applatissoit :
L'un les pesoit aux balancettes,
Et l'autre les arrondissoit.

Il s'intéresse non seulement à la musique et à la peinture, à « l'art fusoire et sculptoire et fabrile », mais aussi à l'humble métier du teinturier ou du tisserand. Au milieu de son idylle de l'Ancienne Grèce ¹ il parle naïvement de la « fine draperie » de son propre pays — avec le patriotisme local de l'homme du nord.

« Et de voz ouailles, moutons et brebis », dit le vieux berger, « prenez une fois l'an la laine, et la tonsure, dont on fait la fine draperie ; laquelle par noble artifice reçoit teinture de maintes riches et diverses couleurs, si comme d'escarlate, de migraine, de pourpre et de cramoisy. Et se peult tistre et figurer variablement, avecques le fin or traict, dont puis apres voz Roys, voz Princes et Princesses, et voz souverains Prestres se vestent et se decorent : mieux que de soye, qui n'est que fiente de vermine. Et les somptueuses tapisseries qui sont faites de la laine de voz bestes aornent les murs des Temples divins, et les parois des palais Royaux ».

Si le côté érudit de son œuvre, tant admiré au xvi^e siècle, a peu de valeur ou même d'intérêt pour nous, ses descriptions des arts et métiers de son époque sont celles d'un témoin oculaire, et révèlent quelque chose de la vie quotidienne de ses contemporains. Quoique la plupart

1. *Illustrations de Gaule*, Livre I, chapitre XXIII.

de ses œuvres poétiques aient été composées comme *déplorations funèbres*, l'idée de la mort y est simplement exprimée dans la langue conventionnelle qu'il a héritée de ses prédécesseurs. Constamment, l'enthousiasme du poète pour la vie réelle et pour l'art se fait voir à travers la mélancolie propre au sujet.

La Plainte du Désiré elle-même donne moins l'impression de regret pour le passé que d'espoir dans l'avenir. Il semble entrevoir les nouvelles perspectives qui vont s'ouvrir à tous les arts — pour la peinture par l'invention de nouvelles méthodes, pour la musique par la découverte de nouveaux effets d'harmonie, et pour la littérature par l'enrichissement du vocabulaire du moyen âge. Si le poème a quelque importance dans l'histoire de la littérature c'est parce que bien qu'archaïque de forme et de langue, il est une des premières lueurs de la Renaissance littéraire en France.

VII. — VERSIFICATION DE LA PLAINTÉ DU DÉSIRÉ.

a) *Le décasyllabe.*

L'auteur d'une complainte était libre de choisir entre plusieurs formes, l'élégie, l'épithaphe, l'églogue ou le dialogue, et de faire son poème long ou bref selon l'inspiration de l'occasion. Mais les poètes du x^v^e et du commencement du xvi^e siècle semblent tous d'accord pour considérer que le décasyllabe est le seul convenable à ce genre de poème. C'est le vers le plus long qu'employaient ordinairement les Rhétoriciens de l'époque, car l'alexandrin, ressuscité par Jean Lemaire quelques années plus tard dans son *Épithaphe sur Chastellain et Molinet* et encore dans *La Concorde des Deux Langages*, était tombé presque complètement hors d'usage. Thomas Sebillet dans son *Art*

*Poétique François*¹ (1548) donne les conseils suivants aux auteurs de complaintes :

Pource entre tant d'espèces et formes diverses te reste seulement à choisir celle que tu verras plus propre à la matière déplorable : qui est le plussouvent mort facheuse et importune..... Mais quoy que tu plaignes, la ryme platte te semblera plus propre : et le vers de dis syllabes plus aigre et poignant.

Jean Lemaire a employé le décasyllabe dans les deux parties de son poème.

On peut noter quelques vers dans lesquels la numération des syllabes diffère de l'usage moderne. Lemaire, comme les autres poètes de son époque, compte la terminaison *-iez* et *-ier*, des verbes et des substantifs respectivement, comme une seule syllabe, même après une muette plus liquide.

Peinture, v. 95. « Quant or mectriez pour vous exercer
» v. 105. « J'ay des ouvriers tant nobles et gentilz ».

Mais dans le mot *ancien* la terminaison *-ien*, qui a ordinairement deux syllabes dans la poésie antérieure au XVII^e siècle, se trouve deux fois dans *La Plainte du Désiré* traité comme monosyllabique,

Peinture, v. 114. « Dont le nom bruit par memoires anciennes
Rhétorique, v. 185. « Suivant le train des bons nobles anciens ».

quoique la terminaison *-ien* de *musicien* et *rhétoricien* ait deux syllabes.

Rhétorique, v. 146. « Musiciens, vous ne vous debvez faindre ».
» v. 192. « Poetes bons, et bons musiciens ».
» v. 196. « Et pour aider mes rhetoriciens ».

Dans le derniers vers cité Lemaire semble avoir hésité sur le mot *rhétoriciens*, car dans les manuscrits on lit :

« Et pour aider à mes rhetoriciens ».

1. Edition *Société des Textes Français Modernes*, p. 178.

Le substantif *ayde* a trois syllabes, et rime avec *guide* et *subside*.

Le mot *fuir* est ordinairement dissyllabique en ancien et en moyen français, mais dans *Rhétorique* (v. 174), on trouve la forme *fuire* qui est monosyllabe et rime avec les monosyllabes *luire*, *bruire* et *duire*.

Conrad, Pregent, n'auront vouloir de fuire.

Dans *Rhétorique* v. 210, cependant, le même mot sous la forme *fouyr* est dissyllabique, et rime avec *ouir* et *jouir*. Les deux manuscrits donnent

Et que la triste, oultrageuse, perverse,
Ayt tel despit qu'au fons d'enfer se verse,
Et faulse envie ayt haste de fouyr.

Mais, dans les éditions imprimées de 1509 et 1512, le vers dernier a été changé en

Et faulse envie ayt haste à s'enfouyr.

Il est possible que le poète, pour éviter les deux prononciations différentes, ait voulu, en revisant son poème, changer le verbe *fuir* en *s'enfouir*.

Il est bien connu que Jean Lemaire est un des premiers poètes français qui observent la règle de l'élision d'un *e* devant la césure, et que c'est lui qui a enseigné cette règle à Clément Marot. Cretin aussi l'observe généralement, et probablement c'est à cette règle que Lemaire pense surtout quand il parle de la « discipline » de Cretin — « à laquelle je suis tenu toute ma vie ». Chez les autres poètes de son époque, il y a de nombreux exemples de la *césure épique* et de la *césure lyrique*. Dans la *Complainte* d'Octovien de Saint-Gelais citée par Lemaire, quoique son auteur se soit montré un précurseur de la versification moderne en observant l'alternance des rimes masculines et féminines, l'*e* muet reste sans élision à la césure, et cet *e* est tantôt

compté, tantôt négligé, dans la mesure du vers. On trouve des vers qui montrent la *césure épique*, comme

D'amour parfaicte | divin augmentateur

ou

De bonne vie | devot immitateur

et d'autres vers, dans le même poème, qui montrent la *césure lyrique*, comme

Au saint pere | l'obeyssance fis.

ou

Jamais homme | ne le sceut esmouvoir.

Dans *La Plainte du Désiré* chaque *e* muet final est élide à la césure. L'*e* de *je* n'était pas considéré comme muet, et par conséquent compte dans les vers suivants :

Rhétorique, v. 78. « Ou prendray je | le principe du compte ».

» v. 100. « Formeray je | lays de diverses tailles ».

M. Stecher attire l'attention du lecteur sur une césure irrégulière dans le vers

Rhétorique, v. 367. « Et tousjours tache leur bon bruit macu-
[ler ».

Dans l'édition de 1549, sur laquelle M. Stecher a malheureusement basé son texte de *La Plainte du Désiré*, le vers paraît sous cette forme incorrecte. Mais dans l'édition imprimée de 1509 il est parfaitement régulier :

Et tousjours tache | à leur bruit maculer.

Les vers irréguliers

Rhétorique, v. III. « Greban qui pleure d'un bon roy la com-
[paigne ».

» v. 257. « Loys douziesme du francigene trosne ».

sont aussi empruntés à l'édition de 1549¹.

1. Ces exemples contredisent la théorie énoncée par M. Martinon dans *La Revue d'Histoire Littéraire* (1909) que l'emploi de

L'importance que Lemaire attache à l'élision de l'*e* à la césure est visible dans la modification qu'il a faite dans le vers du premier manuscrit :

Et quant j'auroye | la langue si diserte
(Pour correspondre à la propre desserte).

Dans les versions postérieures on trouve

Et quant j'auroye | or la langue diserte,

quoique, à part cet *e* (qui était à peine prononcé dans la première personne du conditionnel) le vers ne soit nullement amélioré par l'interpolation du mot *or*.

Le trait le plus frappant de la versification de *La Plainte du Désiré* c'est sa régularité presque parfaite. Il n'y a pas beaucoup de vers dans lesquels la césure ne se place pas après la quatrième syllabe. Cependant on peut noter les coupes irrégulières suivantes :

a) Après la seconde syllabe :

Rhétorique, v. 167. « Ou aux festes celebres
D'Isis | querant par trous et par latebres
Son mary mort ».

b) Après la troisième syllabe :

Peinture, v. 16. « Que les cieulx | ont fait tourner en ung
[point ».
Rhétorique, v. 33. « Que ton œuvre | est toute une à son
[ouvraige ».

c) Après la sixième syllabe :

Rhétorique, v. 261. « Et de son sens yvre | Ludovic Sphorce ».
» v. 474. « Se je n'ay y bien peu | donner actainte ».

la césure classique était déjà établi et bien connu des imprimeurs avant 1549. M. Martinon donne des exemples de césures supposées irrégulières de Lemaire en citant *Le Troisième conte d'Atropos*, que les critiques modernes attribuent à quelque autre poète.

d) Après la septième syllabe :

Peinture, v. 247. « De l'estomac de Nature | en grant
[nombre ».

Rhétorique, v. 130. « C'est ung second Robertet | qui ahenne »

Evidemment, c'est la position irrégulière de la césure (après la septième syllabe), ajoutée à l'absence de toute ponctuation, dans le vers

Rhétorique, v. 111. « Grebant, qui pleure ung bon roy, l'ac-
[compagne ».

qui a amené la fausse interprétation de ce vers

Grebant qui pleure | ung bon roy la compaigne,

l'expression « ung bon roy » étant prise pour un génitif. Il est amusant de remarquer que, sur l'autorité de cette leçon erronée, La Croix du Maine cite Greban comme l'auteur d'une complainte pour une reine de France — la compaigne d'un bon roi !

b) *L'enjambement.*

Quoique l'enjambement fût permis dans les décasyllabes, Lemaire ne l'emploie que rarement. Les vers suivants en donnent les exemples les plus frappants qu'on trouve dans *La Plainte du Désiré* :

Peinture, v. 179-80. « Quant elle voit que la mort, qui
[mordroit

Sur le dur fer, luy tolt ainsi son droit ».

Rhétorique, v. 120-21. « Ung bien y a, que encor me reste
[et dure

Mon Molinet, moulant fleurs et ver-
[dure ».

» v. 130-31. « C'est ung second Robertet, qui ahenne
Tousjours dedens, et jamais ne se
[tenne ».

» v. 417-20. « C'est pour monstrier qu'ilz veulent
 [que tu vive
 Immortel homme, et que ton nom
 [s'escripve
 En lettres d'or ; en quoy faisant on
 [prive
 Envie et mort de leur sort inhumain ».

c) *Les rimes.*

Les rimes de *La Plainte du Désiré* sont pour la plupart des *rimes riches* (*ostilz : gentilz, delicate : advocatte*) ou *léonines* (*douleur : couleur, plaignant : saignant*). Moins souvent les rimes sont simplement *suffisantes* (*force : l'escorce : torse*).

Lemaire n'emploie que rarement les *rimes équivoquées*. On trouve *dire : d'ire* et *dame : d'ame*, qui sont assez communes en moyen français, mais la seule rime équivoquée qui soit vraiment digne du talent des grands Rhétoriciens c'est *argent : art gent*.

Il y a nombre de *rimes rares*, telles que *bistre : ministre*, et *d'Acre : sacre : simulacre* dans le discours de *Peinture*. La construction des strophes du discours de *Rhétorique* est tellement compliquée qu'une série de rimes communes, comme *demoiselles : belles : nouvelles : elles : pucelles*, est excusable, mais même ici le poète a généralement cherché des *rimes riches* ou *léonines*.

Rimes admissibles au xvi^e siècle, parce que la prononciation différait alors de la prononciation moderne, sont *moindre : paindre* et les rimes dites *normandes* *nommer : mer* et *toucher : cher*.

Les rimes *arbre : candelabre : marbre* qu'on trouve dans notre poème et encore dans *La Concorde des deux Langages* sont citées par M. F. Brunot ¹ comme preuve de l'amuïssement d'un *r* devant une consonne suivie d'*e*.

1. *Histoire de la Langue française*, t. II, p. 273.

d) *Les strophes.*

Le discours de *Peinture* est en *huitains*, les rimes étant arrangées dans l'ordre souvent employé par Chastellain, a b a a b b c c. Dans ces huitains, on ne peut pas relever d'alternance régulière des rimes masculines et féminines. Quelques strophes ont deux rimes masculines et une féminine, d'autres deux féminines et une masculine. Deux strophes (XXVIII et XXXI) ne contiennent que des rimes féminines, et une strophe (XXV) ne contient que des masculines.

Le discours de *Rhétorique* est d'un rythme plus compliqué et bien plus rare, le *septain double* ou *quatorzain*, avec les rimes arrangées dans l'ordre a a b a a b c c b c c c b. Dans chaque strophe la première rime (a) est féminine, la seconde (b) masculine, et la troisième (c) féminine. Ainsi le premier vers de chaque strophe a une terminaison féminine, et le dernier vers une terminaison masculine. L'alternance est régulièrement observée.

Il n'y a pas beaucoup d'exemples du *quatorzain* dans la vieille poésie française. Deschamps emploie cette strophe avec deux rimes arrangées dans l'ordre a a b a a b b a b b a b b a. Chastellain a écrit sa *Louange à la tresglorieuse Vierge* en strophes de quatorze vers sur trois rimes, arrangées dans l'ordre a a b a a a b c c a c c c a.

En ce qui concerne la symétrie, on verra que l'arrangement des rimes adopté par Lemaire est supérieur à celui de Chastellain. La strophe se divise en deux parties égales, avec une forte pause après le septième vers. Il y a cinq vers qui se terminent par une rime féminine dans chaque moitié de la strophe, et les quatre vers qui se terminent par une rime masculine, deux dans chaque septain, forment le lien entre les deux moitiés de la strophe. L'habileté

technique du poète se montre à merveille dans la construction de cette longue série de *quatorzains*, qui ont une dignité convenable au sujet.

Un *Art de Rhétorique*¹ anonyme, composé postérieurement à la mort de Lemaire (en 1524 au plus tard) et avant celle de Cretin (1525) donne comme exemple du *quatorzain* une strophe de *La Plainte du Désiré*.

Encore autre taille de rhétorique, nommée vers quatorzains, la quelle est aussi bonne, pondereuse et grave à faire histoyres et mesmement complainctes. Et de ceste ledit feu Le Mayre a usé en la Complaincte du Désiré qu'il a faicte, dont s'ensuyt ung couplet.

Exemple

« Nobles acteurs, mon seul espoir unique », etc.

Nous avons déjà vu que les compositeurs de l'époque mettaient en musique parfois les complaintes des Rhétoriciens, ou au moins quelques strophes choisies dans ces poèmes. Un recueil récent² de chansons du xv^e siècle contient la musique composée pour un quatrain de Jean Lemaire, *L'Épithaphe de l'Amant Verd* (les quatre derniers vers de la Première Epître). Probablement notre poème, écrit à une époque où son auteur était encore peu connu à la cour, n'a jamais été honoré de cette façon. Mais on peut bien croire que les premières strophes de *Peinture*

« Triste spectacle, umbrageuse apparence », etc.

ont été destinées par le poète à être chantées sur un air lent et solennel.

e) *Allitération*.

Lemaire montre plus de goût que la plupart de ses confrères dans son emploi de l'allitération. Il ne l'introduit

1. E. Langlois, *Recueil d'Arts de Seconde Rhétorique*, p. 279.

2. E. Droz et G. Thibault, *Poètes et Musiciens du XV^e Siècle*, p. 70.

qu'avec modération dans *La Plainte du Désiré*. Il semble comprendre l'effet poétique de certains mots exotiques, et, pour attirer l'attention sur ces mots, il les accompagne d'un adjectif qui commence par le même son — « poliz porphires », « cèdre sumptueux », etc. La répétition du *d* renforce la mélancolie des expressions « la dure destinée », « Dueil, double dueil, douloureux et dolent », et « Comment sera son dueil a moy dicible ». Dans beaucoup d'autres cas, comme, par exemple, « foibles fourcelles » et « peintres prudens », il est évident que, comme tous les Rhétoriciens, Lemaire trouve l'allitération admirable en soi.

f) *Jeux de mots.*

Le calembour, si commun en ancien français, sur le mot *mort*, paraît trois fois dans *La Plainte du Désiré* — « mort mordant », « mort qui mordroit » et « mort qui mort ».

Il y a un jeu de mots plus original dans le vers

Faiz qu'Arragon l'arrogance compere.

Une forme curieuse de jeu de mots est montrée dans la répétition du monosyllabe *la* dans le vers

Voyez la la la plus belle de France.

(Comprendre : Voyez-la là, la plus belle).

g) *Prose rythmique.*

Aucune étude sur la versification de *La Plainte du Désiré* ne serait complète si elle ne mentionnait la prose rythmique de cet ouvrage. Les autres Rhétoriciens prodiguaient leurs soins à des phrases bien tournées et des périodes arrondies, mais leur prose, comme celle d'Alain

Chartier dans *Le Quadrilogue Invectif*, quelque éloquente qu'elle soit, est toujours prose. Le style qu'ils admirent et imitent est celui de Cicéron. Jean Lemaire, aussi, dans ses lettres et ses écrits politiques, emploie ce style, quoique sa prose soit souvent remarquablement rythmique. Mais lorsqu'il traite en prose un sujet poétique, dans les premiers livres des *Illustrations*, par exemple, et dans l'introduction de *La Plainte du Désiré*, il tombe dans un style rythmique qui est presque de la poésie pure. Etienne Pasquier dans ses *Recherches de la France* (1596) dit que Lemaire « affectoit de poetiser dans sa prose ».

La base de son rythme semble être l'hémistiche de six syllabes, car on trouve le plus souvent des phrases de six syllabes, comme la première phrase de notre poème *Ung triste jour passé*. Même un coup d'œil jeté sur les passages en prose de notre poème montrera que la plupart des phrases contiennent un nombre pair de syllabes, quatre, six ou huit, et qu'à la fin d'une longue période se trouve souvent un vers décasyllabe parfait, tel que :

Qu'on percevoit dans sa dolente face.

Une période du premier passage en prose contient tant de ces vers syllabiques qu'on pourrait la prendre pour une strophe.

| | |
|---|------|
| Aupres d'elle | (3) |
| Estoient deux cleres nymphes, | (6) |
| Ses plus privees damoiselles | (8) |
| Et pedissecques, | (4) |
| Dont comme je fuz adverty | (8) |
| L'une avoit nom paincture paree | (9) |
| Et l'autre riche rhetoricque. | (8) |
| Desquelles les beaulx yeux nageans en larmes | (10) |
| Et les cueurs desolez perissans en souspirs | (12) |
| Semoient parmy le pavement | (8) |
| Et parmy l'air patent | (6) |
| Une source de rousee lachrimalle | (10) |
| Et ung sourjon de regretz anormaulx. | (10) |
| Sans mot sonner. | (4) |

En lisant ce passage, on ne manquera pas d'être frappé par l'habileté de l'auteur qui a su le terminer par la phrase courte *Sans mot sonner*, placée après deux décasyllabes.

Il est difficile de décider si Lemaire, à cette époque, était tellement habitué à lire des vers et à en écrire que les phrases rythmiques lui venaient à l'esprit, sans effort de sa part, ou si ses rythmes sont introduits de propos délibéré et sont le résultat d'un art conscient.

VIII. — LA LANGUE DE JEAN LEMAIRE.

Il n'est pas nécessaire de parler ici de la langue de *La Plainte du Désiré*, puisque le sujet a été traité en détail par M. Humpers dans son *Etude sur la langue de Jean Lemaire de Belges*. Nous nous permettrons seulement de signaler l'emploi de l'adjectif *souef* comme adverbe dans l'expression *le cipres souef odorifere*. On peut le comparer à l'exemple du *Premier Conte d'Atropos* cité par M. Humpers ¹ — *souef flairant*.

Un examen des deux manuscrits de *La Plainte du Désiré* a d'une façon inattendue éclairé pour nous la question de ce mot mystérieux *frecz* qui paraît dans notre poème et aussi dans les *Chansons de Namur*, et que M. Stecher ² et M. Humpers ³ prennent pour le pluriel d'un adjectif *frec*.

Voici le vers des *Chansons de Namur* :

Frecz, fins François, de grant orgueil non francz,

et dans notre poème (*Peinture*, v. 108), nous lisons :

Engins soubdains, agus, frecz et subtilz.

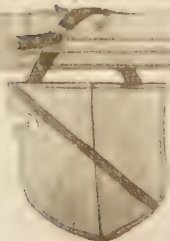
1. P. 180.

2. *Œuvres de Jean Lemaire*, t. IV, p. 296.

3. P. 124.



En face la plamete du desire cest
 En face la digne am du trespas
 De fuy mon amour plus mon figne
 En face la digne am du trespas
 De fuy mon amour plus mon figne
 En face la digne am du trespas
 De fuy mon amour plus mon figne



Titre de " La Plainte du Désiré ". (Ms. f. fr. 1683).



Frontispice de " La Plainte du Désiré ". (Ms. f. fr. 23988).

Mais dans le ms. 23988 on trouve la même forme *precz* employée au singulier. Le mot semble être simplement une orthographe curieuse de *vais*, car, dans le premier passage en prose de notre poème, ce manuscrit donne la leçon suivante :

Ung noble corps gisant mort tout deprecz estendu sur ung lit,
tandis que l'autre manuscrit écrit : *gisant mort tout de pres*
et l'édition imprimée de 1509 corrige : *de fraiz*.

IX. — LE TEXTE DE « LA PLAINTÉ DU DÉSIRÉ ».

Manuscripts.

La Bibliothèque nationale possède deux manuscrits de *La Plainte du Désiré*, fonds franç. 1683 et 23988. Le premier seul est décrit par Stecher¹ et Becker². L'autre manuscrit est cependant mentionné par Maulde La Clavière dans ses notes aux *Chroniques de France* de Jean d'Auton³. Doit-on identifier l'un ou l'autre de ces manuscrits avec l'un de ceux que mentionne Lelong ? Dans sa *Bibliothèque Historique*⁴, il parle de deux manuscrits de *La Déploration du Trépas de Loys de Luxembourg* qui appartenaient autrefois à la Bibliothèque du Roi, numérotés 7665 et 7765 respectivement, et dont l'un, d'après lui, était un in-folio. Si cette description est exacte, le manuscrit auquel elle se rapporte est aujourd'hui perdu.

Les textes que donnent les deux manuscrits de la Biblio-

1. Tome IV, p. xcvi.

2. Pp. 383-5.

3. Tome III, p. 310. « Il existe un exemplaire officiel de la *Complainte* de Lemaire de Belges, avec des miniatures, à la Bibliothèque nationale (ms. f. fr. 23988) ».

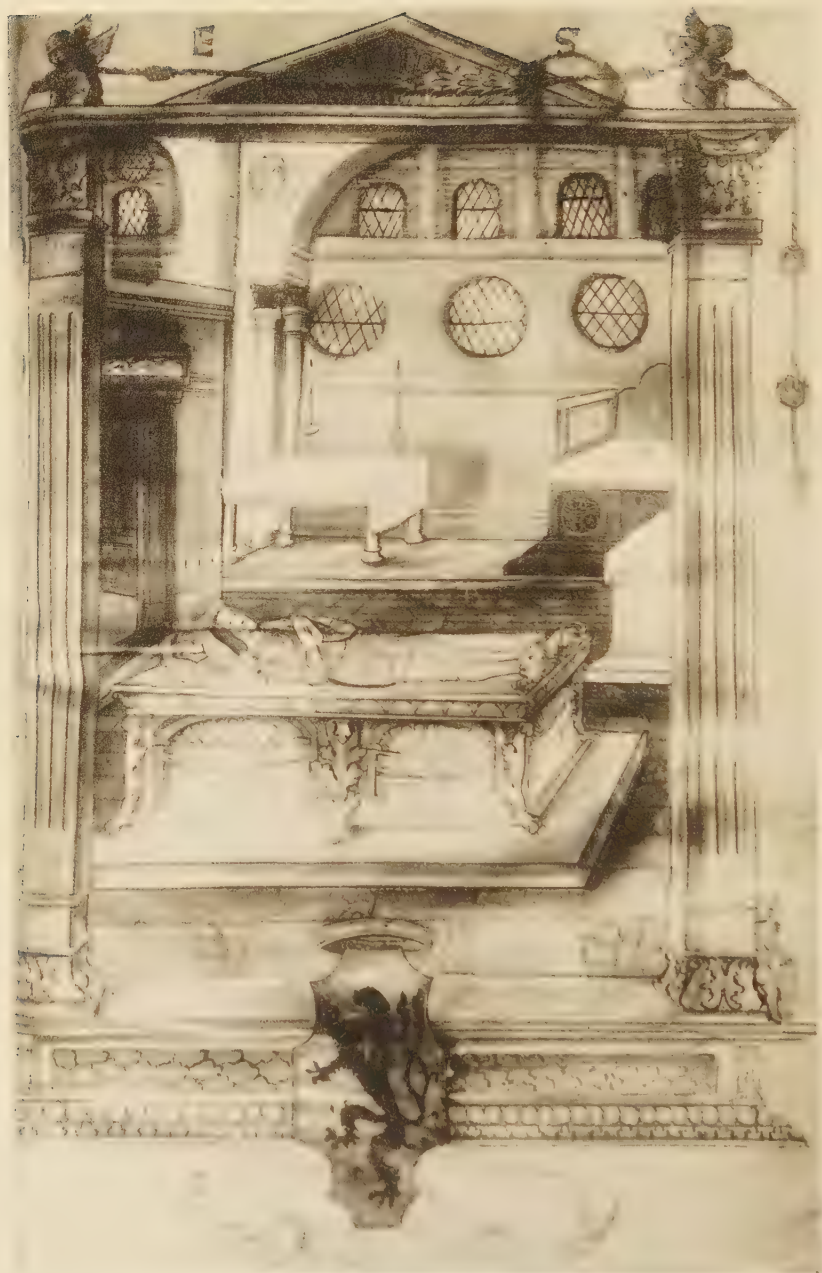
4. Tome III, 31429 et 31986.

thèque nationale sont presque identiques, à part quelques erreurs de copiste. Dans le seul passage où ils diffèrent considérablement l'un de l'autre (la cinquième strophe du discours de *Peinture*), c'est le texte du manuscrit 23988 qui se rapproche le plus des éditions imprimées. On peut donc présumer que ce manuscrit a été exécuté postérieurement à l'autre.

Le manuscrit français 1683 est sur papier, in-quarto gothique, et consiste en 26 feuillets. Il est soigneusement écrit, mais le copiste, en comprenant mal quelquefois la signification des mots (par exemple, lorsqu'il écrit *clerc* pour *cler*) a produit un texte très imparfait. En tête du texte se trouve une miniature¹, peinte de façon exquise, qui montre le comte mort, étendu sur son lit et enveloppé de son manteau à collet d'hermine « selon la dignité d'un prince ». Nature et ses deux servantes, *Peinture* et *Rhétorique*, se tiennent auprès du lit, petites figures gracieuses qui portent la robe et la coiffure élégantes des dames de la cour. Au premier plan sont assises deux religieuses. Le coloris est riche mais sombre ; les couleurs qui prédominent sont le rouge et le bleu foncés, relevés d'or.

Le manuscrit 23988, qui appartenait autrefois à la collection Gaignières, est sur parchemin. Il se compose de 20 feuillets de 285 sur 190 mm. Son texte est plus exact, mais les trois miniatures qu'il contient n'ont ni le riche coloris ni le dessin délicat de la seule miniature de l'autre manuscrit. Le sujet de la première miniature est encore la chambre mortuaire du comte, mais cette fois le peintre a essayé de donner à *Nature* une robe convenant à son caractère, sinon à la description du poète. Au lieu de porter les étoffes épaisses et la coiffure raide d'une dame de l'époque, elle est vêtue d'une robe diaphane, ornée de pampres naturels. La seconde miniature, dans le goût

1. Reproduite dans *l'Histoire de la Littérature française depuis les origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, d'E. Faguet, p. 343.



Tombe du Comte de Ligny. (Ms. f. fr. 23988).



Frontispice de l' " Epitaphe du Comte de Ligny ". (Ms. f. fr. 23988).

macabre du xv^e siècle, représente le cadavre enseveli dans le tombeau, et la troisième montre simplement, dans une petite chapelle, le tombeau, sur lequel reposent les armes du comte défunt.

Dans les deux manuscrits *La Plainte du Désiré* est suivie de l'épithaphe du comte de Ligny. Cette épithaphe consiste en quatre strophes, qui, à en croire la chronique de Jean d'Auton, étaient suspendues aux quatre coins de la chapelle au moment des obsèques. Les strophes sont adressées respectivement à Dieu, au roi, aux gentilshommes et aux dames de la cour.

Le manuscrit 23988 contient aussi un *rondeau* et une *déploration* anonymes sur le comte de Ligny. Le *rondeau*, dans le style lourd des Rhétoriciens, attire l'attention sur le fait que la mort du comte a eu lieu pendant la fête de Noël. La *déploration* n'a de remarquable que d'être écrite en alexandrins, rarement employés à cette époque. Les détails historiques qu'elle donne, aussi bien que son style forcé et ses nombreuses *rimes équivoquées*, indiquent qu'il est possible qu'elle soit l'œuvre de Jean d'Auton. La reine de Hongrie, Anne de Foix ¹, mentionnée dans le poème, mourut en mai 1506, et il est probable que le manuscrit 23988 a été écrit peu de temps après cette date.

Éditions imprimées.

La Plainte du Désiré fut imprimée pour la première fois vers 1509, à Lyon, par Jehan I^{er} de Vingle ², imprimeur

1. V. H. Guy, *Ecole des Grands Rhétoriciens*, p. 351.

2. L'édition de Jehan de Vingle est décrite par Antoine du Verdier, *Bibliothèque*, tome II, p. 455 ; Brunet, *Manuel du Libraire*, tome III, p. 962 ; Stecher, *Notice sur la Vie et les Œuvres de Jean Lemaire de Belges*, p. cii ; Ph. A. Becker, *Jean Lemaire*, p. 377 ; Humpers, *Etude sur la langue de Jean Lemaire*, pp. 219-20 ; et surtout J. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, tome XII, p. 197.

picard qui s'était établi à Lyon et qui y travailla de 1492 jusqu'en 1513. Le petit volume (in-octavo gothique) contient deux autres ouvrages de Lemaire, un pamphlet politique, *La Légende des Vénitiens*, et *Les Regretz de la Dame Infortunée*, poème écrit pour Marguerite d'Autriche après la mort de son frère. *La Légende des Vénitiens*, qui précède les autres ouvrages, donne son nom au volume.

Nous avons vu que les manuscrits de notre poème avaient été dédiés à Anne de Bretagne, mais lorsque la première édition imprimée parut, Lemaire était au service de Marguerite d'Autriche. Il changea donc quelques phrases de l'épître dédicatoire, remplaçant le nom de la reine de France par celui de Marguerite. Là n'est pas la seule modification qu'il a introduite dans son poème. Il a soigneusement revu ses vers, faisant des corrections nombreuses, de sorte que le texte imprimé diffère considérablement des manuscrits. Une strophe entière a été omise et une autre ajoutée, tandis que plusieurs passages, y compris la liste des musiciens contemporains, ont été changés. Le soin infatigable de l'auteur est évident, dans les corrections qu'il a faites dans le choix des adjectifs. Quelquefois il a trouvé bon de diminuer la force d'une expression — par exemple, *le divin Pierre de Luxembourg* devient *le benoit Pierre de Luxembourg*. Ailleurs il a cherché une épithète plus juste : dans les manuscrits il parle d'*Hystoire douce et voluptueuse*, mais dans l'édition imprimée nous lisons *hystoire fructueuse*, et c'est la musique qui est maintenant décrite comme « douce et voluptueuse ». L'attention que l'auteur, au bout de six ans, porte à cet ouvrage de circonstance semble indiquer une prédilection spéciale pour *La Plainte du Désiré*.

L'édition de 1509 est, en ce qui concerne l'auteur lui-même, l'édition définitive. Le poème, toujours accompagné de *La Légende des Venitiens* et des *Regretz de la Dame Infortunée*, a été réimprimé de son vivant à Paris par

Geoffroy de Marnef, en 1512 et peut-être encore en 1513. (La date exacte des éditions de G. de Marnef est difficile à déterminer) ¹. Mais dans ces éditions rien n'est changé, excepté, en quelques endroits, l'orthographe. On doit louer Jehan de Vingle d'avoir produit une édition qui, quoique d'apparence modeste, est presque entièrement exempte de fautes d'impression. Dans l'édition de G. de Marnef apparaissent quelques erreurs qui ont été répétées dans les éditions suivantes jusqu'à celle de Stecher (1882).

La dernière édition des œuvres de Jean Lemaire publiée au xvi^e siècle est la grande édition en caractères romains imprimée à Lyon par Jean de Tournes, en 1549, plus de vingt-cinq (ou peut-être trente-cinq) ans après la mort du poète. Dans cette édition, dont un exemplaire se trouvait dans la *librairie* de Montaigne, l'orthographe et la ponctuation ont été beaucoup modernisées.

Nous avons fidèlement reproduit le texte de Jehan de Vingle (édition de 1509), d'après l'exemplaire du British Museum, excepté dans les endroits, peu nombreux, où il est évident que les autres textes donnent la leçon authentique. Les leçons différentes ont été notées dans les *Variantes*. Nous avons conservé autant que possible l'orthographe de la première édition imprimée, insérant seulement les apostrophes et l'accent aigu sur l'*e* final du participe passé. Pour faciliter la lecture du texte nous avons introduit la ponctuation moderne.

1. Voir Brunet, *Manuel du Libraire*, tome III, p. 962 et *Supplément*, p. 826 ; Humpers, *Etude sur la Langue de Jean Lemaire*, p. 220.

LA PLAINTÉ DU DÉSIÉ

C'EST A DIRE LA DEPLORATION DU TRESPAS DE FEU
MONSEIGNEUR LE COMTE DE LIGNY

C'est la plainte du désiré, c'est à dire la deploration du trespas de feu monseigneur Loys de Luxembourg, Prince d'Altemore, duc d'Andre et de Venouze, Conte de Ligny, etc.

Composée par Jehan le Maire de Belges, secretaire dudit feu seigneur, l'an mil cinq cens et trois.

Ung triste jour passé, que le cler filz de Latone et frere de la belle Dyane tenoit son siege loingtain de nostre orizon ou signe de Capricorne, je fuz excité par le miserable tumulte d'une tourbe plourante, et par la vehemence de leurs trenchantz regretz. C'estoit en une cité de Gaule celticque qui porte le nom du roy des bestes, la ou une doulce et paisible riviere septentrionale se plonge et pert en ung grant et impetueux fleuve oriental. Illec veiz je visiblement une piteuse advenue : car aupres d'ung noble corps gisant mort tout de fraiz, estendu sur ung lit de camp, estoit Dame Nature naturée¹, sans mesure esbahie, ayant l'oeil immobile et la contenance esmouvant a pitie, qui par force d'estonnement ne pouoit proferer de sa bouche la profonde tristeur qu'on percevoit en sa dolente face.

Aupres d'elle estoient deux cleres nymphes, ses plus privées damoiselles et pedissecques, dont, comme je fuz adverty, l'une avoit nom Painture parée et l'autre riche Rhetoricque : desquelles les beaulx yeulx nageans en larmes et les cueurs desolez perissans en souspirs semoient parmy le pavement, et parmy l'air patent, une source de rousée lachrimalle et ung sourjon de regretz anormaulx : sans mot sonner. Toutesvoies, a chief de piece, Painture la noble pucelle, de la piteable voix yssant de son gosier christallin fait resonner la region circum-

1. En termes de scolastique, la nature considérée à l'état passif est appelée *nature naturée*, par opposition à *nature naturante*, c'est-à-dire le Créateur.

jacente, et rengrega le pleur et la commiseration de tous les assistens : tellement que la salle ou le corps reposoit, atourné de riches habitz selon la dignité d'ung prince, sembloit estre ung droit souspirail de regretz et ung abisme de souspirs.

Les verbes que Paincture pronunça sont cy apres recitez.

PAINCTURE

I

Triste spectacle, umbrageuse apparence,
Regart obscur, acerbe vision
Voyons nous or : et avons conference
Au plus grief dueil sans quelque difference
5 Dont mort mordant fit oncq provision.
Est-il vivant qui par prevision
Eust jamais sceu noncer ung tel meschief ?
Je croy que non, tant eust de sens au chief.

II

Et ores quant oracles et sibilles
10 Eussent ce mal avant prophetisé,
Ou gens scavans toutes choses scibilles,
Si n'eussent nulz ja esté si habilles
Que de les croire on se fust advisé.
Ô grief instant, mal prins, mal devisé,
Malaffreant ¹, malheureux, malapoint,
15 Que les cieulx ont fait tourner en ung point !

III

Les cieulx, le temps, la dure destinée,
La fiere mort, l'importable accident
Ont perpetré par fureur forsenée
20 Aigreur si forte, et de telle heure née,
Que toute chose en a dueil evident :
Voire tel dueil qu'il est ja resident
En mille cueurs, et y a prins son siege
Pour tout jamais, sans qu'on l'en desassiege.

1. Stecher donne *mal ajerant* (peu convenable).

IV

25 Dueil, double dueil, douloureux et dolent,
Dueil renforcé sur toute doleance
En a maint cueur vertueux, excellent :
Mais qui qui l'ayt terrible et violent,
30 Dame Nature en a plusgrant souffrance.
Voyez la la, la plus belle de France,
Sombre, ternie, estonnée, esbahie,
De toutes pars de courroux envahie !

V

Regardez la, nobles cueurs feminins !
Recongnoissez vostre mere Nature !
35 Desployez y voz yeulx doulx et begnins !
Voyez comment par horribles venins
Elle a changé sa belle pourtraicture !
Certes de vous elle a fait nourriture,
Parquoy devez de voz pleurs a ses larmes,
40 Et de voz cris a ses dolens alarmes.

VI

Elle se deult par si aigre douleur
Qu'elle ne peut ung seul mot exprimer :
Elle a despit de si noire couleur,
Elle a desdaing d'ung si tresgrant malheur,
45 Qu'elle ne veult et ne l'ose nommer :
Elle a de honte une si plaine mer
Qu'elle n'a voix qui le souffise a dire,
Tant est son cueur remply de dueil et d'ire.

VII

Honte, diz je, voire honte honteuse,
Du grant deffault qu'elle a ores commis.
50 C'est ce de quoy elle est si despiteuse,
Et qu'on la voit si morne et si piteuse,
Ayant ses sens tous lasches et remis.
Car au besoing ilz se sont endormis,
Sans se haster de secourir a temps
55 Le beau flouron, tout l'onheur du printemps,

VIII

60 Le laurier vert, le cedre sumptueux,
 Et le cipres souef odorifere,
 Le pin haultain, l'olivier fructueux,
 Qui, par ung vent froit et impetueux,
 Est rué jus en mort soporifere.
 Ha ! fiere mort, horrible et pestifere,
 As tu osé, sans respit, sans recoeuvre,
 Faire tarir ¹ ung si noble chief d'euvre ?

IX

65 Et vous, hélas ! Nature, noble dame,
 Ou estiez vous ? Que faisiez vous alors ?
 Faisiez vous naistre ou viconte ou vidame ?
 Labouriez vous adoncques autour d'ame
 70 Qui mieux vaulsist, ou de cueur ou de corps ?
 Certes, nennil, ce sont les miens recors :
 Car tel estoit son estre et sa naissance
 Que de mieulx faire en vous n'y a puissance.

X

75 En vous n'y a povoir, scavoir, ne force
 De bastir corpz plus parfait, plus entier,
 Ne plus ayant de seve soubz l'escorce,
 Le tronc plusdroit ne la tige moins torse,
 Ne plus duisant en ce mondain sentier.
 Ce que j'en diy, je le diz volentier,
 Pour demonstrier que s'on vous en excuse
 80 Nonchaloir vient, qui fort vous en accuse.

XI

Las ! qu'ay je fait, Nature, ma maistresse ?
 Je vous ay point, la ou je vous deusse oindre.

Pour *tarir* dans le sens de se faner, ou se dessécher, cf. *Le Temple d'Honneur et de Vertu* (Éd. Stecher, t. IV, p. 201).

Avec le tronc du duc vostre mary
 Tant seigneuri, que haultesse a nourry,
 Vert non tary de royalle origine,
 Noble racine a vive médecine.

85 Vous en avez desja si grant destresse
 Que impossible est d'y accroistre tristesse :
 Et outreplus je vous suis venu poindre.
 Mercy vous crye, et vous viens les mains joindre :
 Car je scay bien que faulte n'y a lieu,
 Mais tel estoit le bon plaisir de Dieu.

XII

90 Helas ! ma seur, tresclere rethorique,
 Bouche dorée et langue melliflue,
 Secourez nous en cest affaire oblique !
 Vociferez a cry hault et publicque
 La grant douleur qui en Nature afflue !
 95 Vous n'en direz parole superflue,
 Quand or mettriez, pour vous exerciter,
 Dix foyz cent ans a son dueil reciter.

XIII

Quant est de moy, pas n'en ay douleur moindre :
 Mais nonpourtant esvertuer me vueil
 Par tous moyens, se g'y puis or attaindre,
 100 Ses grandz douleurs au vif tirer et paindre,
 A tout le moins ce qui s'en voit à l'œil :
 Si me convient faire ensemble ung recueil
 De tous mes biens, mon art et mon scavoir,
 Pour le portrait de sa tristesse avoir.

XIV

105 J'ay pinceaulx mille, et brosses, et ostilz,
 Or et asur tout plain mes cocquillettes :
 J'ay des ouvriers tant nobles et gentilz,
 Engins soubdains, agus, frecz ¹ et subtilz :
 110 J'ay des couleurs blanches et vermeillettes :
 D'inventions j'ay plaines corbeillettes :
 J'ay ce que j'ay, j'ay plus qu'il ne me fault,
 Si n'ay point peur d'avoir aucun deffault.

XV

Et si je n'ay Parrhase ou Appelles,
 Dont le nom bruit par memoires anciennes,

- 115 J'ay des espritz recentz et nouveletz,
 Plus ennobliz par leurs beaulx pinceletz
 Que Marmion jadis de Vallenciennes,
 Ou que Foucquet, qui tant eut gloires siennes,
 Ne que Poyer, Rogier, Hugues de Gand,
 120 Ou Johannes, qui tant fut elegant.

XVI

- Besoignez doncq, mes alumnes modernes,
 Mes beaux enfans nourriz de ma mamelle,
 Toy Leonart, qui as graces supernes,
 Gentil Bellin, dont les loz sont eternes,
 125 Et Perusin, qui si bien couleurs mesle !
 Et toy, Jehan Hay, ta noble main chomme elle ?
 Vien voir Nature avec Jehan de Paris
 Pour luy donner umbraige et esperitz !

XVII

- Faictes broyer sur voz poliz porphires
 Couleurs duisans a mon intention,
 Toutes de noir et de diverses tires,
 Pour exprimer les douloureux martires
 Que Nature a par grievfe infection.
 Faictes mesler paste carnation :
 135 Ne destrempez que noir de flambe ou bistre,
 C'est la couleur qui de dueil est ministre.

XVIII

- Laissez a part synople et asur d'Acre,
 Lacque, vert gay, toutes haultes couleurs :
 Gardez les bien pour quelque ymaige sacre,
 140 Pour estoffer statue ou symulachre
 Qui soit de pris et de riches valeurs.
 icy ne fault que touches de douleurs,
 Car d'or molu Nature ne se pare
 Quant quelque grief de joye la separe.

XIX

- 145 Voyez la bien, et remarchez son estre !
 Notez son oeil couvert d'un sourcil triste !
 Elle ne branle a dextre n'a senestre :

De sus son pis ne bouge sa main dextre,
En regardant le deffunct en son giste.
150 Bien est il vray que ses souspirs vont viste,
Mais plus ne sont ses levres corallines,
Veu qu'elle a tant d'angoisses si malignes.

XX

Ne paignez point Nature rubicunde,
Mais tout ombreuse et plaine de soucy :
155 Ne la monstrez fertile ne fecunde,
Mais tout ainsi que povre et verecunde,
Quant elle voit son fruit mort et transi,
Son noble fruit qu'elle avoit fait ainsi
Comme ung miracle en humain personnage :
160 Et mort l'a prins en la fleur de son eage.

XXI

Fait l'avait elle en ses dimensions
Grant, corpulent et de belle croisure,
Taillé, pourtraict sans imperfections,
165 Fort et puissant en toutes actions,
Begnin, affable et hardy par mesure,
Doux et humain, sans faulte et sans brisure,
Large, courtoys, eloquent, prompt et saige,
Ayant le cueur de mesmes le corsage.

XXII

Fait et formé l'avoit Nature digne
170 D'estre ung grant prince ou mondain territoire,
De cueur haultain, d'accointance benigne,
Bel en habit, en armes foit insigne,
Aymant honneur et vertu meritoire,
Aymé de tous, c'est chose bien notoire,
175 Bien conseillant et mieulx executant ;
Gueires de gens n'ont eu de graces tant.

XXIII

Estes vous doncques esbahis orendroit,
Se Nature est pensive et soucieuse
Quant elle voit que la Mort, qui mordroit

- 180 Sur le dur fer, luy tolt ainsi son droit
 Par sa rigueur rude et mal gracieuse ?
 Vous voyez bien que la fleur precieuse
 Qu'en son verger elle avoit bien plantée
 Gist or enverse et a terre gettée.

XXIV

- 185 Que vous semble il de ces piteux desroyz
 Dont Mort a fait voler les estincelles ?
 Seigneurs puissans, nobles princes et royz,
 Vous congnoissez que ses dartz fors et roidz
 Sont trop aguz pour voz foibles fourcelles.
 190 Et quant a vous, dames et damoiselles,
 Vous voyez bien, au propos ou nous sommes,
 Que perdue est la fleur des gentilzhommes.

XXV

- Doncq en faveur de maintes gens plourans,
 Souffrez qu'on tire, ainsi comme je diz,
 195 Dame Nature ayant les yeulx mourans,
 En force pleurs et larmes decourans,
 Le chief baissé, les sens tout arudiz :
 Et qu'on la face ainsi que estoit jadis
 Andromacha, quant d'ung cueur desolé
 200 Son mary veit murtry et affollé.

XXVI

- Painctres prudens, le deffunct vous aymoît.
 Mettez Nature aupres de luy dolente :
 Et le tirez ainsi que s'il dormoit,
 Ou se les yeulx en veillant il fermoît :
 205 Car point n'est mort d'achaison violente,
 Ains est seché par langueur longue et lente,
 Qui a matté ses beaulx membres massifs :
 L'an de son aage environ trestesix.

XXVII

- Paignez Nature obscure, obnubilee,
 210 Aupres du corps, miserable, esperdue,
 Comme impossible a estre consolée,

215 Comme Thamar par force violée,
Comme Venus, qui sa joye a perdue
Quant elle vit la personne estendue
De son mignon Adonis le tresbel,
Ou comme Eva plourant son filz Abel.

XXVIII

220 Encores plus, tirez la moy fort brune,
Loingtaine a l'œil par bonne perspective,
Souffrant eclipse, ainsi comme la lune,
En quelque forme estrange et non commune,
Pour demonstrier qu'elle est lasse et chetifve.
Ne luy baillez point d'art delectative,
Ne fleurs, ne fruit, ny euvre delicatte :
Et m'en croyez, je suis son advocatte.

XXIX

225 Pourtraiez la, si vous scavez entendre,
Comme une tourbe ayant adversité,
Comme une gent qui se veult le cuer fendre
Pour quelque grief qui l'est venu offendre.
Ainsi qu'on treuve en maint lieu recité :
230 Pourtraiez la comme la grant cité
Jherusalem Machabee plaignant,
Ou Romme autour du corps Cesar seignant.

XXX

235 Non ! Laissez tout ! Vous n'y scauriez toucher :
Vous n'y pourriez a mon gré satisfaire.
Ce cas icy est si hault et si chier
Qu'on ne scauroit en sorte le coucher
Condigne assez, selon le triste affaire :
Car Nature est, pour venir au parfaire,
240 Plus trouble en cuer qu'oncqs ne la paigny,
Pour le trespas du comte de Ligny.

XXXI

Or doncq, ma seur, il fault bien qu'on desploye
Vostre tresor, car mes sens y deffaillent :
Ma main refuit, mon engin se reploye :

Si est besoing que vostre langue employe
 Les motz dorez que les haulx dieux luy baillent,
 Pour estre organe aux grans regretz qui saillent
 De l'estomac de Nature en grant nombre :
 Car je congnois qu'on ne peut paindre une ombre.

L'ACTEUR

Si tost que Painture, la flourissant jouvencelle, eust achevé son dire, le silence de tous les assistens fut entrebrisé par ung grant efforcement de sangloux impetueux, saillans de leurs dolentes poitrines comme d'ung gouffre marin : lesquelz s'entrepessoient par si aspre suytte que a peine donnoient ilz lieu d'issue les ungs aux autres : tellement que j'estime non estre ymaginable une plus desolée compaignie. Dame Nature, tousjours perseverant en son estonné maintien, sembloit estre ravie en ecstase, et ne monstroït aucun geste exterieure de mouvement sensitif, sinon que, apres avoir tiré ung grant souspir de la parfonde myne de son douloureux penser, elle getta sa veue triste et esplourée sur la noble nymphe Rhetorique, sa fealle et bien aymée, ainsi que par maniere d'exhortation tacite. Et lors la puceille Rhetorique, toute surfondue de compassion esgalle a celle de sa maistresse et de sa seur, et ce neantmoins plaine de comprehension ague et percevant a ung seul guing d'oeil l'entente de sa dame, disposa sa contenance ainsi que pour parler, et commença a entrouvrir sa gracieuse bouche. Laquelle chose voyant, la plusque piteable assemblée se hasta de donner quelque interpos a son gemir, pour prester escout a la sienne eloquence, trop plus affectueuse que flourie. Et par maniere de prompt attention ung chascun des plus apparens dressa le chief, et fit signe de taciturnité. Adonques la celeste perle Rhetorique, d'une voix tremulente et d'ung accent resonant, dressa son doulx langaige, ainsi que responsif a sa treschiere seur Painture la belle : et dit ce qu'il s'ensuyt.

RHETORIQUE

I

S'il est ainsy, ma doulce seur germaine,
 Que ta main noble et ta touche haultaine
 Paindre ne puist, n'au vif ymaginer,
 Le dueil que fait ores Nature humaine

5 Pour la grant perte, oultraigeuse et vilaine,
Dont mort qui mort luy fait souffrir la paine,
Quant elle voit ses fruictz exterminer :
Qu'en diray je, moy, lasse, povre, humblette,
10 Peu affluente aux biens que vertu preste,
Et peu duysant a grant chose assener ?
Mon sens petit et ma langue sobrette
Ne suffiroit a si haultaine emplette :
Car point ne suis si saige ne si preste
Que bien je sceusse ung tel cas terminer.

II

15 La ou ton oeil ne peut ruer emprise,
La ou ta main se het et se desprise
Pour non povoir mettre a effect son dueil,
La ou ton sens se pert et se debrise,
Et de fournir ne scet trouver la guise,
20 Il ne fault ja que d'actaindre g'y vise :
Car tel object est trop hault pour mon oeil.
Bien est il vray, et n'est nul qui le nie,
Qu'ensemble avons concorde si unie
Que quant tu riz je n'ay goutte de dueil :
25 Quant tu resplendz, je suis gaye et florie :
Quant on te quiert, aussi chascun me prie :
Mais se tu meurs, je ne suis point en vie,
Et se tu faulx, j'ay bien povre recueil.

III

30 Tu es et fuz de Nature l'ymaige,
Le vray miroir qui son noble visaige
Nous represente en ton riche scavoir,
Tu l'ensuis or par si propre estimaige
Que ton euvre est toute une a son ouvraige,
Dont par ta main industrieuse et saige
35 Notice avons des choses sans les veoir.
Tu es des Grecz l'invention produicte,
Et des Rommains l'amour et la poursuite :
De toutes gens la richesse et l'avoir :
De roys l'accueil, de princesses la suite :
40 Des moins lettrez la lecture bien duicte :
Pour recreer les yeulx humains construite,
Et pour aux sens volupté concevoir.

IV

Or as tu ja fait l'essay et l'espreuve,
 Par ton beau dire aussi coulant que ung fleuve,
 45 De designer Nature en sa douleur,
 Qui pleure tant qu'il est advis qu'il pleuve.
 Mais toutesfois maniere tu n'y treuve :
 Ains fault chercher quelque autre facon neufve
 Pour exprimer son dueil et sa palleur.
 50 Tu l'as voulu paindre mortifiée,
 De noir estaincte et de mort deffiée :
 Mais n'y souffit ne pinceau ny couleur.
 Car tant elle est de tristesse aliée,
 Loing de plaisir, de joye deslyée,
 55 Et a gemir si prompte et dediée,
 Qu'elle en pert tout, et plaisance et valeur.

V

Et qu'il soit vray, la preuve en est naifve :
 L'air en est trouble et la saison tardifve,
 Ne le printemps ne s'en peut avancer ;
 60 Le froit venteux contre les fleurs estrive :
 Toute personne en est matte et pensive :
 Maint fleuve grant en sault hors de sa rive :
 Brief, toute rien s'efforce a s'en courcer.
 Doncq se Nature, estant jadis risible.
 65 Belle en regart, flourissant au possible,
 Est a present en laideur sans cesser,
 Et n'est a toy tirable ne pingible,
 Comment sera son dueil a moy dicible,
 Ny a autruy cler ou intelligible ?
 70 Je ne le scay ne dire ne penser.

VI

Ce doncques veu, pourquoy me semons ores
 A ton subsidie, et mon ayde implores
 Pour circumscrire ung dueil si tenebreux ?
 Tu me diz clere, et de beaulx motz me dores ;
 75 Mais les vertuz dequoy tu me decores
 Sont orendroit aussi noires que mores,
 Quant le temps voy si pesant et umbreux.
 Ou prendray je le principe du compte,

80

Pour explaner, en sorte belle et prompte,
 Du désiré les faitz nobles et preux,
 L'honneur, le bruit, les louenges d'ung conte
 Dont le recort maint autre cas surmonte ?
 Si je m'y prens, je crains reprise et honte :
 Car a present mes motz sont trop scabreux ¹.

VII

85

90

95

Et quant j'auroye or la langue diserté
 Pour correspondre a la propre desserte
 De son merite et de ses grans vertuz,
 Ou pour plourer une si grieve perte,
 Si n'en seroit sa gloire plus aperte :
 Car hault louer, conduyt par art experte,
 N'acroist les faitz de triumphe avestuz.
 Invocqueray je a mon secours les Muses,
 Nymphes et Vantz, et les eaues recluses,
 Pour croistre pleurs et grans regretz pointuz ?
 Ja n'est besoing de forger telles ruses :
 Car les douleurs dedens nos cueurs abstruses
 Sont en tous lieux si amples et diffuses
 Que tout cela n'y voudroit deux festuz.

VIII

100

105

110

Que feray doncq en ces dures batailles ?
 Formeray je lays de diverses tailles,
 Chantz d'elegie, ou quereleux respons ?
 Tout me duyroit, et les grains et les pailles,
 Pour deplorer ces tristes funerailles,
 Et pour blasmer la Mort et ses tenailles,
 Qui scet livrer de si terribles bontz.
 Mais je n'ay plus ung Virgille qui plaigne
 Son Mecenas, ne Catulle qui daigne
 Gemir la mort des petis passerons :
 Maistre Alain dort, dont de dueil mon cueur saigne,
 Qui pour Millet ² sa plume en tristeur baigne :
 Grebant, qui pleure ung bon roy, l'accompaigne :
 Si ne scay plus desormais que ferons.

1. Durs, rocailleux.

2. Voir l'introduction, p. 31.

IX

- Encoire est hors de ce mondain fabricque
 Ung mien privé, Robertet magnifique,
 115 Qui mon feu George en grant pleur honnoura :
 Et Saint Gelais coulourant maint canticque,
 Pleurant son roy pluscler que nul anticque,
 Les a suivy : si croy que Rhetoricque
 Finablement avec eulx se mourra.
 120 Ung bien y a que encor me reste et dure
 Mon Molinet ¹, moulant fleurs et verdure,
 Dont le hault bruit jamais ne perira :
 Et ung Cretin ², tout plain de flouriture,
 Que je conserve en vigueur et nature :
 125 Et toy D'Auton : car la sienne escripture
 Et ta cronicque a tousjours flourira.

X

- Si ay je encor quelque autre amy en regne,
 Qui mon beau clos cultive a plaine resne,
 Et bien y scet maint plantaige rengier :
 130 C'est ung second Robertet, qui ahenne
 Tousjours dedens, et jamais ne si tenne,
 Mais si tresbien y touche et y assenne
 Que c'est l'onneur de mon riche vergier.
 Doncq se tous ceulx en leur gloire sommaire,
 135 Vivans du let des Muses et Grammaire,
 Daignent icy leur chief d'euvre forger,
 Et desployer les biens de leur aumaire,
 Pour secourir leur humble Jehan le Maire
 En lamentant ung si piteux affaire,
 140 Je les supply ne vouloir prolongier.

XI

Autre moyen je n'ay, dont puisse ataindre
 A ce grief dueil gemir, plourer et plaindre,

1. On trouve ce jeu de mots sur *Molinet* (ou *Moulinet*), *moulant*, dans les œuvres de Molinet lui-même, aussi bien que dans les compliments de ses contemporains.

2. Le mot *cretin* signifie une petite corbeille. Ainsi « ung cretin tout plain de flouriture » est une corbeille de fleurs.

145 Se vous trestous la main ne m'y prestez,
 Et pour garder de confuse y remaindre
 Et l'ardeur grant de mon desir estaindre.
 Musiciens, vous ne vous devez faindre
 Que pour le feu bien voulu ne chantez !
 Et s'on disoit que le chant ne duit mye
 150 A deplorer la mort tant ennemie
 De cil qui fut si tresplain de bontez,
 Si fait, aumoins la musique endormie,
 Ainsi qu'on dit les threnes Jheremie :
 Car advis est qu'on pleure et qu'on larmie
 En recordant telz chantz peu flouretez.

XII

155 Ung grave accent, musique larموiable,
 Est bien seant a ce dueil piteable,
 Pour parfournir noz lamentations.
 A toy, Josquin, en priere amiable
 160 Le deffunct mande estre tant serviable
 Qu'on puist chanter sa complaincte louable
 Sur tes motetz et compositions.
 Fais doncq ung chant ainsi que de tenebres,
 Sans mignotise et sans point d'illecebres,
 165 Remply de dueil en ses proportions¹ :
 Comme on faisoit es grans pompes funebres
 Jadis a Romme, ou aux festes celebres
 D'Isis², querant par trous et par latebres
 Son mary mort, aumoins par fictions.

XIII

70 Bien fineray pour ung tel chant produire
 D'Agricola, dont musique fait luire
 Le nom pluscler cent foyz que fin argent.
 J'auray aussi, pour le mieulx faire bruire,

1. Dans *Les Illustrations de Gaule*, I, chap. VIII, Lemaire raconte l'histoire de la « tresdolente princesse » Isis, traduisant le passage suivant du livre d'Annius de Viterbe, *Antiquitatum variarum volumina XVII* (1498) : In primo libro Diodorus brevibus refert his verbis : Ex vetustis sacerdotum archivis, qui Osiridis tempore fuerunt, compertum est : Osiridem egypto juste regnantem a Typhone fratre impio atque nephario interemptum : Quem ille in sex ac viginti partes dissectum, cuilibet eorum qui secum tanti sceleris participes fuerant partem dedit, veluti tanti facinoris consciis..... Isidem tum ultam viri mortem, Titanibusque occisis, viri corpus quesivisse ; partesque repertas cum iterato in formam pristinam herois conjunxisset atque composuisset sacerdotibus tradidisse sepeliendas.

175 Hilaire, Evrart, qui bien s'y voudront duire :
 Conrad, Pregent, n'auront vouloir de fuire,
 Ny autre maint qui chante par art gent.
 Tous bons espritz, toutes gens de sciëce,
 Doivent icy monstrier l'experience
 De leur scavoir, par exploit diligent :
 180 Car tant acquist de leur benivolence
 Le bon seigneur, qui fut sans insolence,
 Et tant prisä leur haulte prevalence,
 Que souvenir leur en doit a present.

XIV

185 Quel autre plus en toute art vertueuse
 Se delicta, sans forme impetueuse,
 Suivant le train des bons nobles anciens ?
 Qui ayma plus paincture sumptueuse,
 L'art de bien dire, histoire fructueuse,
 Musicque aussi, douce et voluptueuse,
 Ou qui mist plus son estude en tous biens ?
 190 Certes tous cueurs a qui Dieu donne grace,
 Qui tirent fruict de bonne et droite rasse,
 Poetes bons, et bons musiciens,
 Doibvent icy, par bonne et meure audace,
 Prester du sucre ung chascun de sa casse,
 195 Pour adoucir ce dueil qui autre passe,
 Et pour aider mes rhetoriciens.

XV

Or meslez doncq telle armonie ensemble,
 Que tout ainsi que maint chesne et maint tremble
 200 Orphie esmeut a le suivre et l'ouyr,
 Ainsi vous tous faictes tant qu'il nous semble
 Que tout le monde en sa machine tremble,
 Et que maint fleuve et maint rochier s'assemble
 Pour de voz chantz en grant pitie jouyr.
 Et puis acop, par euvre controverse,
 205 Faictes changer l'efficace diverse,
 En semonnant nature a resjouyr :
 Affin que Mort ayt passion adverse,
 Et que la triste, oultrageuse, perverse,
 Ayt tel despit que ou fons d'enfer se verse,
 210 Et faulse Envie ayt haste a s'enfouir.

XVI

Et pour ce faire, en heure bien hastive
 Vous formerez une forte invective
 Encontre Mort, pour le commencement ;
 Et puis apres, par foys iterative,
 Vous blasmeriez Envie detractive,
 Et ferez tant, par art demonstrative,
 Qu'on congnoistra son pervers dampnement.
 Dont pour vous dire en quoy Mort la hideuse
 S'est trop monstrée arrogante et venteuse,
 C'est qu'elle a dit par tout, publiquement,
 Qu'elle se tient plus fiere et orgueilleuse
 D'avoir touché de sa main tenebreuse
 Celuy qui gist soubz ceste tente umbreuse
 Que d'autre nul dessoubz le firmament.

XVII

Et la raison qui luy fait cecy dire,
 C'est qu'il estoit parfait sans contredire,
 Jeune, gentil, gaillart, honneste et coinct,
 Extraict du sang de royaume et d'empire :
 Si s'esjouyt de ce monde la pire
 De ce dont tant Nature fort sospire :
 C'est qu'en ce siecle ung plus aymé n'eust point.
 Elle a versé des nobles la racine,
 Le certain hoir issu de Melusine¹.
 De Luxembourg le droicturier adjoinct,
 Sortant du tronc et tirant origine
 De Balthasar, l'ung des troys roys insigne,
 Qui vit l'estoille et la garda pour signe,
 Dont puis les Baux² il fonda bien apoint.

XVIII

Vela de quoy la Mort, obscure et noire,
 Se vante et dit, si l'en peut on bien croire,
 Qu'elle a vaincu, du seul bout de son pic,
 Celuy qui tant avoit d'humaine gloire :
 Celuy qu'on lit, en cronicque et histoire,

1. La fée Mélusine, ancêtre légendaire de plusieurs familles nobles.

2. Le Comte de Ligny avait épousé Eléonore des Baux, duchesse d'Atamura.

245 N'avoir jamais apporté que victoire
 En France noble et a son bien public :
 Celuy qui sceut de guerre autant le stille
 Que Marius, qui par facon subtile
 Eut en ses mains Jugurtha prins au bric ;
 250 Celuy qui fut aussi preux que Camille,
 Qui triompha ainsi que Paul Emille
 Du roy perses, dont il eut honneurs mille :
 Celuy qui print le seigneur Ludovic.

XIX

Charles le grant, dont le hault bruit flouronne,
 Priva jadis de sceptre et de couronne
 255 Le fier Didier, des Lombars puissant roy :
 Mais en ce temps, par gloire qui foisonne,
 Loys douziesme ou francigene ¹ trosne
 A mis leur duc en privée personne,
 Et despouillé de son pompeux arroy.
 260 Ainsi Didier, se fiant en sa force,
 Et, de son sens yvre, Ludovic Sphorce,
 Tous deux en France ont prins ung mauvais ploy.
 L'usurpateur, suivant la voye torse,
 Par son meschief se vint prendre a l'amorse,
 265 Dont le triumphe et la gloire renforce
 Du bon Ligny, qui y mist noble employ.

XX

Pour ce voyez la mort sanguinolente
 Tant exaulcer sa force somnolente,
 Quant ce corps noble elle a peu refroidir.
 270 Mais d'autre part Nature tresdolente
 Est en esmoy et langueur turbulente,
 Quant elle pert ainsi le fruict et l'ente
 Ou'elle pensoit au printemps reverdir.
 Doncques, affin que son dueil appetisse,
 275 Et qu'à Envie ung grant despit on tisse,
 Vous mes enfans, que je fais resplendir,
 Mes orateurs, dont je suis la nourrice,

1. Le mot *francigene* est emprunté au latin d'Annius de Viterbe (*Antiquitatum Variarum Volumina XVII*) : « Galli vero primi qui transcenderunt Alpes Italiae a Galathe filio Herculis dicti sunt Celtae, quos vulgo Francigenas dicimus ».

Employez vous a me faire ung service !
C'est de blasmer ce faulx envieux vice
Et sa tresgrant lascheté pourbondir.

XXI

Aprés avoir, par forme bien rengée,
La fiere Mort durement oultragée,
Tant qu'il souffise a Nature saouler,
Vous viendrez cy ruer une gorgée
Encontre Envie, inutile, enraigée,
Et tant sera maldicte et laidengée
Que tout bon cueur s'en pourra consoler.
Fulminez y la fouldre d'éloquence
Si tresau vif, que pour la consequence
Elle se puist noyer ou estrangler !
Car son faulx cueur, confit en pestilence,
Tout plain de fiel et de malivolence,
N'a oncq cessé de grever l'excellence
Du bon deffunct, par mentir et jangler.

XXII

Tant qu'elle a peu, sa malice celée
A la vertu estaincte et reculée
Du bon des bons, dont illec gist le corps,
Et a tousjours sa prestance foulée.
Or congnoit on la faulseté meslée
Des cueurs failliz : leur pompe est ravalée
Et gist leur bruit en criminelz records.
Mais ne souffit : car se leur vieille envie
N'eust lors tant peu, encoires fust en vie
Le désiré, qui ja en est dehors.
Car quant ung cueur qui riens qu'honneur n'espie
Vit par telz gens sa vertu racroupie,
Tristresse est tant pardedens luy tapie
Qu'on la parfin de mourir est d'accordz.

XXIII

Mes orateurs, par voz dicts prouffitables,
Persuadez aux grans princes notables
Que desormais ne prestant nul escout
Aux envieux, pervers et detestables,
Tous d'avarice et mauvaistie capables,

315 Vendans leur foy, en honneur peu estables,
 Parquoy advient qu'en la fin gastent tout.
 Ilz se font grans, la ou ils furent minces :
 Ilz ont les yeulx pluscler voyans que lince
 A leur prouffit, a quoy ils veillent moult :
 320 Ilz mordent tant de leurs aigres espines
 Qu'appovrir font royaumes et provinces :
 Dont en parfin les grans roys et les princes
 En ont la honte, et le peuple le coust.

XXIV

Et puis s'ensuyt, par perte redoublée,
 Que d'ung grant regne est la gloire troublée,
 325 L'onneur foulé, l'estime mis au bas,
 Le bruit perdu, l'auctorité emblée,
 Les nobles gens mortz en mainte assemblée :
 Dont mainte dame est de noir affublée,
 Et maudit trop ces guerroyeux debatz.
 330 O grief meschief, O male fourfaicture,
 Quant au pourchas d'envieuse pointure
 Ung grant royaulme a perdu ses esbatz !
 On congnoit bien a present la droicture,
 Mais c'est trop tart de souider la fracture :
 335 Car quant le chat a prins sa fourniture
 Il n'est pas temps de fermer le cabas.

XXV

Et nonobstant le trop grant mesprisance,
 Le fier rebout, et la griefve nuisance
 Que Envie a fait au deffunct par ses ars,
 340 Son noble esprit, plain de resplendissance,
 Voyant d'en hault la perte et la souffrance
 Qu'en ses suppostz a reçu Dame France,
 Il a pitié de ces tristes hazardz,
 Si tient la main et fournit bonne aide
 345 Au demourant, duquel il est la guide,
 Et leur amaine angelicques souldars.
 Car en faveur de sa bonté provide
 Dieu luy permet qu'il puist donner subside,
 Gloire luyant, et victoire fulgide
 350 A son aymé lieutenant, Loys d'Ars.

XXVI

Puis que son corps en propre personnaige
 Fut destourbé, par ung faulx encombraige,
 Du hault exploit de Naples se chevîr,
 On ne peut or son ame et son couraige
 355 Garder d'y estre, et faire ung bon passage,
 Pour demonstrier que tout temps de son aage
 Il n'eust vouloir sinon du roy servir.
 Prends donc espoir, Loys d'Ars, et prospere !
 Faiz que Arragon ¹ l'arrogance compere
 360 Dont les Francois a osé poursuyvir !
 Purge les tiens de honte et vitupere,
 Gette ton oeil lassus en haulte sphere,
 Regarde ou ciel ton capitaine et pere,
 Qui ne tent fors que d'honneur t'assouvir !

XXVII

365 Mais quant je vise a l'inconstante roe
 De celle la qui fait aux bons la moe
 Et tousjours tache a leur bruyt maculer,
 Ains que ton los soit honny de sa boe,
 Et ce pendant qu'en triumphe tu noe,
 370 Je te conseille, et de tous pointz te loe,
 Que tu t'en viengne et laisse tout aler.
 Fortune folle est aveugle et bendée,
 Plustost glissant que n'est la clere undée,
 Preste a monter, plusprompte a devaler,
 375 Souldain laissant et tart apprehendée :
 Dont pour monstrier ta vertu bien guidée
 Faiz qu'elle soit en autre exploit gardée :
 Car qui bien sault on le voit reculer.

XXVIII

380 Aux Espaignolz en Pouille et en Calabre
 Tu as esté ung rabot, ung dolabre,
 Pour leur durté rabatre en maint conflit.
 Ce t'est assez, tu flouriz comme ung arbre :
 Honneur respient sur ton hault candelabre :

1. La branche de la maison d'Aragon qui avait régné à Naples jusqu'à l'an 1501.

385 On gravera tès beaulx gestes en marbre,
 Et sera dit ton renom tresinclit.
 Or se tu es en gloire si pleniere,
 Aussi resplent la ducalle banriere
 De ton bon chief, ou ciel qui l'embellist :
 Si la voit on, par triumpgant maniere,
 390 Des signes douze illustre parsonniere,
 Pluscler luisant que n'est la Poussiniere¹,
 Dont ton honneur se haulse et anoblist.

XXIX

Dresse ung petit ou Zodiac la veue !
 Voy ung lyon² a la crigne houssue
 395 En champ d'argent, tout cler et tout vermeil !
 La queue il a redoublée et fourchue :
 Dessus l'espaule a une croix tissue,
 Qui de Savoie autresfois est yssue :
 On la voit luire ainsi que le soleil.
 400 Ce grant lyon, de haulte renommée,
 Est mis ou lieu du lyon de Nemée,
 Qui d'Hercules fut ung noble travail,
 Pres de Virgo, la belle tant aymée,
 Qui bien souvent doit estre reclamée
 405 En tous besoignz par toy et ton armée,
 Car d'elle vient ung secours nompareil.

XXX

Lyon rampant en haulteur triumphalle³,
 Aymant le sang d'origine royalle,
 Laissé nous as, pour ung appel humain
 410 Que t'ont fait deux regnans en haulte salle,
 Dont l'ung portoit auctorité ducalle,
 Des Bourbonnois la gloire principale¹ :
 L'autre estoit roy², ton feu cousin germain.
 Ces deux icy t'ont semons au convive
 415 Des biens du ciel, et de leur source vifve,
 Et a ce t'ont chascun tendu la main.
 C'est pour monstrar qu'ilz veulent que tu vive

1. La constellation de la Pléiade.

2. L'écu de la maison de Luxembourg-Ligny portait un lion à la queue fourchue et nouée.

3. Ici Lemaire a évidemment imité le premier vers de la célèbre *ballade* de Chastellain : « Lyon rampant en croupe de montaigne ».

420

Immortel homme, et que ton nom s'escripve
 En lettres d'or : en quoy faisant on prive
 Envie et Mort de leur sort inhumain.

XXXI

425

430

Et se ces deux t'ont a ce main tendue,
 Et ont tant fait que ton ame est rendue
 Es mains de Dieu, ton Tuteur et Mambourg,
 Ung autre encor qui vit en sphere ardue
 Y a plus peu, par sa grace estendue,
 Par propre sang et vraye amistie deue :
 C'est le benoit Pierre de Luxembourg :
 Celuy t'a traict en celeste pourprise
 Que brief pensoye, et fut la tienne emprise
 Faire honnourer en cité, ville et bourg,
 Comme vray saint que chascun ayne et prise,
 Canonisé du Pape et de l'Eglise,
 Pour exaulcer, oultre sa gloire acquise,
 Le nom des tiens aux armes de Lembourg.

XXXII

435

440

445

Nobles acteurs, mon seul espoir unicque,
 Qui compilez ou histoire ou cronicque,
 N'oubliez pas de coucher par escript
 Que la Mort brune, au regart gorgonicque,
 Et faulse Envie, horrible et plutonicque,
 En cuydant faire ung grant exploit inicque,
 Ont mis ou ciel ung tressublime esprit.
 Le corps pourra bien retourner en cendre,
 Mais le renom ne peut en oubly tendre :
 Car nul bienfait jamais ne desperit.
 Pourquoi veuillez, sans longuement actendre,
 Tant labourer, et a ces fins pretendre,
 Que du bon conte on puist le los entendre,
 Qui par tout siecle en triumphe flourit.

XXXIII

450

Veuillez en oultre a toutes nobles dames,
 Dont le grand pleur estaindroit maintes flames,

1. Le duc Pierre II de Bourbon.

2. Charles VIII.

Persuader de leurs plaintz abolir :
 Car celluy qui les aymoît sans nulz blasmes
 Resplendit or avec les saintes ames,
 Et a telz biens que pour mille royames
 455 De leur possesse il ne voudroit saillir.
 Aussi direz aux gentes damoiselles
 Que le cler tainct de leurs faces si belles
 Ne vueillent plus par tristeur appalir :
 Car leur aymé leur mande pour nouvelles
 460 Qu'il est ou ciel, et la prie pour elles,
 Et qu'il y voit maintes nobles pucelles
 Tousjours en fleur, sans jamais envieillir.

XXXIV

Et pour finir les termes ou nous sommes,
 Il est certain que dueil n'y sert deux pommes.
 465 Parainsi doncq, vous mes clers orateurs,
 Faictes l'entendre a tous bons gentilzhommes,
 Qui pour ce cas de regretz font grans sommes,
 Et mesmement a ses amis et prosmes,
 Sans oublier ses loyaux serviteurs !
 470 Car se Nature en est de douleur taincte,
 Le ciel s'en rit, et en a joye mainte,
 Veu qu'il est or de ses habitateurs.
 Mais quant au dueil dont Nature est estraincte,
 Se je n'y ay bien peu donner actaincte,
 475 Vous parferez du Desiré la plaincte
 Pour contenter les nobles auditeurs.

L'ACTEUR

A tant se teut Rhetorique, la precieuse perle mondaine,
 et laissa toute l'assistance presente ainsi que suspense entre
 cessation de pleurs et renouvellement de soupîrs. Si sem-
 bloient estre trestous presque demy persuadez, mais non en-
 cores du tout esbranlez de leur doleance : car l'efficace du
 parler rhetorical n'avoit pas esté assez vîve a l'equipolent
 du dueil. Toutesvoyes ilz se tenoyent coy et taisibles, ainsi
 que par maniere d'actendre se d'aventure Dame Nature pro-
 férerait point finalement de sa bouche dulcifluente quelque
 chose servant au propos : et esperoit on que ainsi le deust
 faire, actendu qu'elle avoit la face plusclere et plus rosaicque

que paravant. Neantmoins elle n'en fist autre semblant : aincois tantost apres s'enclina doulcement vers le corps, et puis tourna sa chiere assez tranquille et serenée vers les assistens, comme en signe de les saluer. Ce fait, en ung instant elle ne fut plus visible, mais se disparut avec ses deux belles nymphes. Lors la noble compaignie, toute esmerveillée, se print a conferer ensemble et rememorer les choses dictes par les deux gracieuses pucelles. Et pour ce que je tenoye encores en ma main la rude plume laquelle en recente memoire tellement quellement avoit descript le trespas du feu tresbon prince bourbonnois, et son exaltation au temple d'honneur et vertu, ilz jugerent de primeface, par sentence unanime, que ceste seconde matiere funebre de plain droit m'estoit devolue comme a tenu : et me chargerent de ce pesant faiz, non esgal a ma possibilité. Et combien que chose trop grievve et trop difficile me fust d'exhiber au feu tresdesiré, mon seigneur et bon maistre, ce dolent dernier et non esperé service, neantmoins, plus constrainct que content d'obtemperer a leur affectionné vouloir je me mis a rediger en ceste peu elegante forme le dessus narré.

DÉDICACE A LA REINE ANNE DE BRETAGNE¹.

Et pour ce que vous, treshaute et tresexcellente princesse, Madame Anne, royne de France et duchesse de Bretagne, par l'instinct de vostre bonté naturelle avez tenu en estime les vertus du deffunct en son vivant, et icelluy maintesfois visité et consolé benignement durant le temps de sa langueur, et en prenant grant sollicitude de sa santé, et encores apres son trespas l'avez vous bien daigné honnorer de grant planté de lermes, et vous monstrarer refuge a ses tresdesolez serviteurs : pour ces raisons il m'a semblé que je ne pourroye intituler ne dedier cette petite oeuvre a plus digne princesse, ne qui mieulx l'aymast que vous. Si vous en faiz ung treshumble present, vous suppliant, treshaute et tresexcellente princesse, selon vostre clemence acoustumée, le vouloir prendre en gré, en excusant l'imbecilité de mon jeune scavoir. Et s'il est ainsi, je cuideray avoir grandement satisfait a mon desir et moyennement assouvy l'intencion de ses biens vueilans.

PERORATION A MA DAME ¹.

Treshaulte, tresillustre et tresbenigne princesse et ma tresredoubtée dame, Ma dame Marguerite d'Autriche et de Bourgogne, duchesse de Savoie : Pour ce que par l'instinct de vostre bonté naturelle avez tenu en estime les vertus du defunct en son vivant, et que pour l'honneur de sa louable memoire il vous plaist en me recueillant restaurer la dure perte que j'ay fait a son trespas : je, vostre plus que treshumble et tresobeissant serviteur, de ce mien labeur, tel qu'il est, vous faiz ung petit present, ainsi que par maniere de primices en vostre tressouhaicté et tresvoluntaire service : vous suppliant, ma dame, selon vostre clemence accoustumée, et l'acuite excelse de vostre tresnoble entendement, en excusant l'imbecillité de mon jeune scavoir, le vouloir prendre en gré. Et s'il est ainsi, j'auray grandement satisfait a mon desir et penseray moyennement avoir assouvy l'intention de tous bienvueillans.

Le mair.

1. Editions imprimées.

VARIANTES

A = MS. f. fr. 1683 (Ancien fonds).

G = MS. f. fr. 23988 (Collection Gaignières).

V = Édition imprimée de 1509 (Jean de Vingle).

M = Édition imprimée de 1512 (Geoffroy de Marnef).

Premier passage en prose.

Ung triste jour passa A
 le cler filz de Tytan et de Latone A G
 au siege capricorne ou je fuz excite A
 aupres du noble corps A
 tout de fres estendu A tout defrecz estendu G
 parfonde A
 qu'on appercevoit A
 nageans Largement en Larmes A
 en ung sourgeon de regrets enormaulx A
 pitoyable A
 Les verbes que *nature* pronunca V M (A G donnent *paincture*).

Discours de Peinture.

11 Aux gens scavans A
 13 Que de le croire A
 16 Que les dieux ont fait A
 26-7 Dueil renforcé sur toute doleance
 En a maint cueur sur toute doleance M.
 Par suite d'une faute d'impression dans l'édition de 1512, le second hémistiche du vers 26 est répété dans le vers suivant.
 L'édition de 1549, copiée par M. Stécher, donne
 En a maint cueur hors de toute allegeance.
 28 Mais quoy quil est terrible et violent. A
 30 Voy la la A
 31 Simple, ternie A G
 35 Desployez cy voś yeulx A G
 37 Elle a changé sa tresbelle facture A G
 39-40 Parquoy devez plorer gemir sans cesse
 Pour le grant dueil qui son cueur tant oppresse. A
 Parquoy devez de vos pleurs a ses larmes
 Bien ressembler sans tenir autres termes. G
 51 ellest V M

- 56 Le beau flouren ou tout lonneur du printemps *M*
 60 ung vent tresfort impetueux *A*
 63 sans despit *A G*
 64 tairir *A* tarir *G* tair *V* tayr *M*
 73 ny force *A*
 74 plus plaisant plus entier *A*
 76 ny la tige *A*
 77 Ne plus plaisant en ces mondains sentiers *A*
 78 Ce que jen diz, je le dy volontiers *A*
 81 Las quay je dit *A G*
 84 d'y adjouster tristesse *A G*
 91 acest affaire *A G*
 97 maindre *A G*
 105 broches et hostilz *A*
 108 frez *A* frecz *G*
 112 Et nay point peur *A*
 116 Plus anobliz *A*
 118 fouquet qui tant a gloires siennes *A G*
 121 alumpnes *A G V*
 135 destemprez *V*
 141 ou de riches valeur *A*
 142 touche de douleurs *A*
 143 Car de beaulté *A* ne se paire *V*
 148 Dessus son pis *A G M*
 152 malines *A*
 153 rubiconde *A*
 155 feconde *A*
 156 vereconde *A*
 159 personnage *A*
 160 eage *A*
 181 sa rudeur rude *A*
 183 Qu'en son verger avoit si bien plantée *A*
 185 ses piteux desroyz *V M*
 223 Ny fruict ne fleurs *A* Ne fruit ne fleurs *G*
 237 pour ung si triste affaire *A G*
 243 Ma main ressuyt *A G* mon engin sy repleye *G* si remploye *V*
 248 ung ombre *A* une ombre *G V* ung ombre *M*

Second passage en prose.

- fut tout contrebrisé *A*
 sentif *V*
 prompte action *M*
 de taciture *A*
 la celeste gemme Rhetorique *A G*
 dun doux accent resonant *A*

Discours de Rhétorique.

- 1 Il est ainsi *A*
 2 bouche *A G*
 7 Quant elle vient ses faiz exterminer *A*
 15 donner emprise *A*
 26 Omis dans *MSS.* *A* et *G.*
 28 Si tu me faulx *A*

- 30 qui son propre visage *A G*
 33 toute une a son ymaige *A*
 43 Or as tu fait et l'essay et l'espreuve *A*
 44 aussi coulant que fleuve *A*
 52 ny pinceau ny couleur *A*
 64 Loing de plaisir et de joye deslyée *V M*
 67 ny pingible *A*
 69 Ny a aultruy clerc tant soit intelligible *A*
 70 ny dire ne penser *A*
 72 mon secours implore *A*
 74 Tu me dis clerc *A*
 85 Et quant j'auroye la langue si diserte *A*
 88 une si grande perte *A*
 91 les faiz de triumphe et vertuz *A*
 111 Grebant qui pleure ung bon roy la compaignie *M*
 113 Encoires *A* Encoires *M*
 115 en granz plainz *A*
 121 Mon moulinet *A G*
 128 Qui mon encloz *A*
 152 Ainsi qu'on fait grans plainctz a Jheremye *A*
 155 Un grant accent *A G*
 158 A toy, Hilaire, *A G*
 161 Sur les motz tristes et les compositions *A*
 170 De Maistre Evrart dont musique fait luire *A G*
 173-5 Verjus Francoys qui bien si voudront duire
 Et puis Conrard n'aura vouloir de fuire
 Et croy que aussi ne fera ja Pregent *A G*
 176 Tous bons espriz et tous gens de science *A*
 181 Et tant prisa leurs biens et excellence *A*
 leurs biens par excellence *G*
 182 Que le narrer n'est possible a present *A G*
 187 L'art de bien dire a chacun fructueuse *A G*
 188 Hystoire aussi doulce et voluptueuse *A G*
 196 Et pour aider a mes rhetoriciens *A*
 199 Orpheus meut *A*
 206 Et semonnant *M*
 210 Et faulse Envie ait haste de fouyr *A G*
 228 du royaume et d'empire *M*
 242 de vaine gloire *A*
 244 N'avoir jamais apporté victoire *M*
 246 autant destille *G* avant lestille *M*
 253 dont le hault nom fleuronne *A*
 257 du francigene trosne *M*
 262 ont prins leur derrain ploy *A G*
 268 Tant efforcer *A*
 269 Quant a corps jeune *A*
 284 Vous viendriez *V*
 289 Jusques atant que pour la consequence *A G*
 290 Elle se puisse noyer *A*
 302 leur orde envie *A G*
 305-8 Tout noble cueur qui a honneur salie
 Et voit ainsi sa vertu demolie *freu*
 En prent tel dueil et tel melancolie
 Que a la parfin de mourir est d'accordz *A G*

- 305 Tant noble cueur, etc. *A*
 308 Que la parfin *G*
 313 Tous d'avarice et trahison capables *A G*
 315 Dont il s'ensuit qu'en la fin gastent tout *A*
 316 Ilz se font grans ou ilz furent mineurs *A*
 318 a quoy ilz veulent moult *G*
 319 griefves *A*
 323 Dont il s'ensuit *A G* par vertu redoublée *A*
 330 O grief meschef, o griefve fourfaicture *A*
 334 trop tard pour soulder *A G*
 336 Y n'est pas temps *A*
 342 Que en ces suppotz *A*
 343 ses tristes hazards *A*
 344 Si tient la main et si fournist bon aide *A*
 356 Et demonstrier *A* Et de monstrier *G*
 357 sinon le roy servir *A*
 360 a voulu poursuivre *A*
 Omis dans les mss. *A* et *G*.
 379 Tu tendz a honneur tu fleuris comme ung arbre *A*
 Tu rendz oudeur tu flouriz comme ung arbre *G*
 380-5 Grace respient sur ton hault candelabre ;
 Oncq Scipion en bruit ne te vainquit :
 Tu faiz graver tes beaulx gestes en marbre :
 Tout Espagnol en Pouille et en Calabre
 Te craint autant que les loups craint la cabre :
 Oncques vivant tel triumphe n'acquist *A G*
 389 Si voit on bien *A*
 392 Dont tout honneur *V*
 407 en honneur triumphalle *A*
 419 en quoy faisant tu prive *A G*
 425 Et si ces deux te ont a ce la main tendue *A*
 En ce ces deux t'ont a ce main tendue *M*
 424 qui regne en sphere ardue *G*
 426 Pour propre sang *M*
 427 le divin Pierre *A G*
 428 en ceste pourprise *M*
 438 la mort bonne *A*
 463 Et pour fournir *A G*
 465 Et pourtant doncq vous mes clerks orateurs *A*
 473 estaincte *M*
 476 Pour assouvir *A G*.

Troisième passage en prose.

Et sembloient *G*
 attendu qu'elle avoit ung peu la face *A*
 Lors la belle compaignie *A*
 en la main *A*
 en main *G*
 m'estoit deue comme a tenu *A*
 ce doulent derreiner *G*
 de dessus narré *A G*.

Strophe placée après XXIII dans les mss. *A* et *G*, omise dans les éditions imprimées.

Or sont telz gens suivants la voie oblique

Promptz a leur cas, dormans au bien publicque,
D'envie espriz, d'avarice aveuglez ;
Dont pour fournir leur dampnable praticque
S'il est aucun cueur noble et auctenticque,
Qui nuise au son de leur mauvais canticque,
Ilz luy teront tous ennuis desreglez,
Et garderont par menteuse fumiere
Que sa vertu n'esclarcisse en lumiere,
En luy ostant des bons exploictz les clefz
Lequel, frustré d'une entente sommiere,
Laisse ternir sa vigueur coustumiere,
Pert toute joye et liesse premiere,
Et sont ses sens de tristeur acomblez.

Vers 13. Pert toute foye A.

Vers 14. de tristeur acouplez A.

APPENDICE

L'EPITAPHE DE MONSEIGNEUR DE LIGNY ¹

Helas ! mon Dieu, moy mort qui suis icy
Soubs le povoir de la divine main,
Treshumblement je te crie mercy.
De mes pechez ne me soys inhumain !
Tu es divin et moy ton povre humain :
Je suis pecheur, tu es misericors.
J'ay offensé, tu as fait les accords
Par le moyen de mort et passion :
Dont j'espère que mon ame et mon corps
Auront leur part en la Redemption.

AU ROY

Ha ! ha ! sire, mon souverain seigneur,
A ceste foiz je vous suis enseigneur
Que la vie de ce monde est petite.
J'ay eu soubz vous du bien et de l'honneur,
Et se m'avez esté large donneur
Je prie a Dieu vous rendre le merite.
Or me vueillez, s'il vous plaist, tenir quicte
Du service que je vous ay promis.
J'ay du vouloir et du povoir prou mis
A vous servir, et de lance et d'escu.
Rendu vous ay Ludovic et submiz :
Plus eusse fait, si plus eusse vescu.

AUX GENTILSHOMMES

Oyez, amys, et mes bons gentilshommes,
Venez icy mon corps acompaigner !

1. Jointe aux mss. 1633 et 23983 et imprimée par Stecher, *Œuvres de Jean Lemaire de Belges*, IV, p. 332. Elle se trouve aussi dans le ms. français 3939, fol. 3 v^o, de la Bibl. nationale.

Mettez apart vos bons repos et sommes,
 Et vous venez cy mirer et paigner !
 Car vous perdez celuy qui se nommoit
 Le tout a vous, et qui plus vous aymoit.

AUX DAMES

O vous, mes dames, qui m'avez veu en vie
 Et mainctesfois jouter et tournoyer,
 Venez moy veoir icy, je vous convie
 A ce banquet pleurer et larmoyer !
 Ce peu d'escript je vous veulx envoyer,
 Qui sans cesser d'une piteuse espitre
 Vous servira a filler et a tistre,
 Et vous fera de ma mort souvenir.
 Or l'advisez et retenez ce tiltre !
 Autant a vous en peult tost advenir.

RONDEAU ¹

A ce bon jour que le Saulveur naquit,
 Il a voulu faire poyer l'aquit
 Et le tribut de sa mortelle vie
 Au vray exquis, en valleur assouvye,
 Qui la grace de toutes gens acquist.

De Ligny fut conte, tant qu'il vesquit,
 Parfaict en meurs, car maint vice y vainquit :
 Dont son ame doibt estre es cieulx ravye
 A ce bon jour.

Des biens mondains ne pourchassa ne quit,
 Mais tant de biens par vertuz en conquist
 Qu'a luy sembler chacun prenoit envie.
 Sa personne bien avoit desservye
 Qu'apres sa mort Dieu pour luy on requist.
 A ce bon jour.

DÉPLORATION ¹

5 O trescruelle Mort, mordant mortellement,
 As tu point de remors d'avoir mors tellement
 Loys de Luxembourg de ton aspre morsure ?
 Sans l'avoir deservy, dont sera la mort sure
 A ces faulx envieux, qui t'ont fait entreprendre
 Ce desloyal forfait de le comme autre prendre.
 Helas ! pourquoy as tu anticipé le cours

De nature envers luy, et fait ses ans tant cours ?
Veu ses grandes vertuz, honneurs, biens et noblesse,
10 Le regret qu'en avons tresfort au cueur nous blesse.
Toutesfois c'est folie de la Mort en reprandre.
Surement nous devons recongnoistre et comprendre
Que jamais ne cessa de faire tel oultraige,
Et qu'agueres ne suffie de povoir vivre oultre eaige
15 Que naturellement vif en peult bien durer,
Car messire Accidant ne le veult endurer :
Lequel, prest d'obeir a son commandement,
Tressouvent execute son cruel mandement
Dessus tous les humains, en separent les corps
20 D'avecques leurs esperitz, de ce suis bien recors.
Trescuidant exemple nous avons sus ce pas,
Car nos predicesseurs ont tous passé le pas,
Comme ce gentil prince Loys dessus nommé,
Digne de grant louange et d'estre renommé,
25 Saige, humble, gracieulx, large et chevaleureulx,
En fait d'armes apiè et a cheval heureulx,
Adestre et assuré, ramply de bon couraige,
Ainsi que ung chevalier faisant atout coup raige
Contre tous, de l'espee qui doit en main tenir
30 Pour son honneur garder sur tout et maintenir.
En son temps fut mignon du roy Charles huyt^{me},
Couchant avecques luy des son an le vingtieme.
Ce fit il par son sens, qui luy fut ung bonheur,
Et veu qu'il estoit jeune en eut ung grant honneur.
35 Avec ce il estoit son bien prochain parent,
Comme cousin germain, le cas est apparent.
Et quant et luy passa les haultx mons de Savoye,
Sans point l'habandonner, mais tousjours tint sa voye
Jusques en son royaume de Naples, que conquist,
40 Et parmy les Ytalles, ou maint Lombart vainquist.
En plusieurs autres lieux service luy a faict,
Du cueur et de pencée, et aussi par effect.
Il servit le bon roy juc a ce qu'il mourust,
Pource que en son vivant de lui grant amour eust.
45 Depuis servit Loys douziesme de ce nom,
Paisible roy de France, qui tant a de renom,
Et en paix et en guerre, ainsi qu'il luy plaisoit,
Et selon son pouvoir tousjours luy complaisoit.
Aussi luy en fist il des biens et des honneurs,
50 Car onc ne deservit avoit nulz deshonneurz :
Et plus pour l'honnouer, congnoissant son bon cueur,
Son lieutenant le fist, dont il fut lors vainqueur,
Et fut devant Navarre prins Ludovic le More
Par ce tres gentile comte, prince de Altemore :
55 Lequel tenoit Millan, et en estoit pasteur,
Sans y avoir nul droit mais comme usurpateur.
Le jour devant pensoit luy donner la bataille,
Ou y eust eu mains coups et d'estoc et de taille,
Et furent viz a viz : mais Dieu ne permist pas
60 De tant de gens de bien la mort et le trespas.

- Et lors le gentil prince fist ung honneste tour
De se descendre apiè, pour soy mettre en l'estour
Avecques les Souysse, et fut de premier ranc
Pour leur donner couraige de charger droit et franc.
65 Bien il demonstra lors qu'il avoit plus d'envie
De bien servir le roy que d'allonger sa vie,
Et qu'il estoit hardy naivement, et preux.
Nul ne fist onc tel tour qu'on reputast peureux.
Nonobstant sa vaillance, si fust il convaincu
70 Par la plus belle dame du temps qu'il a vescu,
Qui le contraignist prandre son party et service :
Pource qu'il n'y avait en ce loyal serf vice,
Mais toute loyaulté et beaulté excellante,
Qui au parfont de cueur et pensée de celle ante
75 Ung desir amoureux de sa grace acquerir,
Ce que par sa doulceur a bien sceu conquerir.
Si tresbien l'estima et ayma si tresfort
Qu'onques en la servant n'eut deul ne desconfort.
Et depuis pour son mot retinst plus qu'autresfois,
80 Pour cause que s'amy avoit surnom de Foix :
Et monstroït bien par la qu'il estimoit la plus
De toutes autres dames, quictant tout le sourplus.
Laquelle fut depuis, par son sens et beaulté,
Mariée en bon lieu comme de royaulté ;
85 Car le roy de Hongrie pour son bon los et fame
La voulut espouser, et la prist pour sa femme.
Neantmoins Atropos a eu sur elle envie,
Et tresbien l'a gardée d'estre jamais en vie :
Car de son dart mortel l'a juc au cueur actaint,
90 Tant qu'elle en a perdu sa couleur et son tainct.
Devant si belle estoit qu'elle sembloit estre ange,
Mais maintenant elle est bien changée et estrange.
Or ont les paragon de mort les tres passez,
Et de ce monde cy sont hors et trespassez.
95 Prions a Dieu pour eulx, que paradis leur donne,
Et que tous leurs pechez et faultes leur pardonne.

TABLE DES NOMS DE PERSONNES

AGRICOLA. *Rhétorique* 170.

Alexandre Agricola, musicien à la cour de Philippe I^{er} de Castille, frère de Marguerite d'Autriche.

ALAIN. *R.* 109.

Maître « Alain » — Alain Chartier (1386-1449).

APPELLES. *Peinture* 113.

Peintre grec du IV^e siècle av. J.-C. Dans *La Plainte du Désiré*, Appelles est un mot de trois syllabes qui rime avec *nouvelletz*, mais dans un poème de J. du Bellay il est disyllabe, *Appelles*.

ARS. *R.* 350.

Louis d'Ars, un des chefs dans la guerre contre Naples, et lieutenant du comte de Ligny.

BELLIN. *P.* 124.

Gentil Bellin — Gentile Bellini, célèbre peintre de l'école vénitienne (1421-1507).

CHARTIER. Voir Alain.

CHASTELLAIN. Voir George.

CONRAD. *R.* 174.

Probablement *Conrard*, mu-

sicien de la chapelle royale de Louis XII.

CRETIN. *R.* 123.

Guillaume Cretin. Né à Paris. Mort en 1525.

DAUTON. *R.* 125.

Jeand'Auton, abbéd'Angle, auteur d'une *Cronique de France* (1465-1528).

DESPRÉS. Voir Josquin.

DIDIER. *R.* 255.

Dernier roi des Lombards, détrôné par Charlemagne en 774.

EVART. *R.* 173.

Evrard, musicien, successeur d'Okeghem à l'église St-Martin à Tours. Mentionné par Cretin dans sa *déploration* sur Okeghem.

FOUCQUET. *P.* 118.

Jean Fouquet, célèbre miniaturiste français (1420-1480).

GEORGE. *R.* 115.

George Chastellain (1405-1475).

GREBANT. *R.* 111.

Simon Greban, frère d'Ar-

noul, et auteur de plusieurs déplorations funèbres.

HAY. *P.* 126.

Jehan Hay. Comme les manuscrits donnent la même orthographe, il semble très improbable que Lemaire fasse allusion à « Jeannet », père de François Clouet. Du reste, Jean Clouet, né vers 1485, aurait été trop jeune pour être célèbre comme peintre à la date où *La Plainte du Désiré* fut écrite.

Michel (Vol. IV, 2, p. 744) dans *L'Histoire de l'Art* mentionne un peintre allemand, Jean Hay ou Hey, qui travailla en France à la fin du xve siècle.

HILAIRE. *R.* 173.

Hilaire Penet, clerc du diocèse de Poitiers, nommé musicien de la chapelle papale en 1514. Quelques-uns de ses motets ont été conservés.

HUGUES. *P.* 119.

« Hugues de Gand » — Hugo van der Goes, célèbre peintre flamand, né à Gand (1420-1482).

JEHAN DE PARIS. *P.* 127.

Jean Perréal.

JOHANNES. *P.* 120.

Jan van Eyck, célèbre peintre flamand. Né à Maeseyck vers 1385, mort à Bruges vers 1441.

JOSQUIN. *R.* 158.

Josquin Després, grand compositeur de motets. Né vers 1445, mort à Condé en 1521.

LEONART. *P.* 123.

Léonard de Vinci. Né à Vinci, près de Florence, en 1452. Mort en France, 1519.

LUDOVIC. *P.* 252.

« Le seigneur Ludovic » — Ludovic Sforza, pris par le comte de Ligny à la bataille de Novarre en 1500.

MARMION. *P.* 117.

Simon Marmion de Valenciennes, célèbre miniaturiste, né à Valenciennes en 1425. Mort en 1489. Son épitaphe fut écrite par Molinet.

MILLET. *R.* 110.

Jacques Millet ou Milet, auteur de *La Destruction de Troie la grant*. Mort en 1466.

MOLINET. *R.* 121.

Jean Molinet. Né à Desvres près de Boulogne, en 1435. Mort à Valenciennes, 1507.

PARRHASE. *P.* 113.

Parrhasios, peintre grec du iv^e siècle av. J.-C.

PASTURE (DE LA). Voir Rogier.

PERUSIN. *P.* 125.

Pietro Vanucci, dit le Perugin. Né près de Péronne en 1446. Mort en 1524.

PIERRE DE LUXEMBOURG. *R.* 427.

Pierre de Luxembourg-Ligny, évêque de Metz et cardinal à la cour d'Avignon. Mort en 1387.

POYER. *P.* 119.

Jehan Poyet, célèbre miniaturiste français, né à Tours. Collabora avec Bourdichon à l'ornement d'un Livre d'Heures pour Anne de Bretagne. On suppose que c'est Poyet qui a peint les bordures représentant des fleurs, des fruits, etc. Mort vers la fin du xv^e siècle.

PREGENT. *R.* 174.

Pregent Jagu, chantre de

la chapelle royale d'Anne de Bretagne en 1498.

ROBERTET (1). R. 114.

Jean Robertet, bailli d'Usson, un des plus célèbres parmi les premiers Rhétoriciens.

ROBERTET (2). R. 130.

« Ung second Robertet » François, fils du précédent, et frère de Florimond Robertet. Secrétaire du roi et du duc de Bourbon. Auteur de *rondeaux* et d'*épîtres*.

ROGIER. P. 119.

Roger de la Pasture, gé-

néralement connu sous le nom de Roger van der Weyden. Né à Tournai vers 1400. Peintre célèbre de l'école flamande. Mort en 1464.

SAINT-GELAIS. R. 116.

Octovien de Saint-Gelai (1468-1502).

SPHORCE. R. 261.

Ludovic Sforza, V. Ludovic.

VAN DER GOES. Voir Hugues.

VAN EYCK. Voir Johannes.

VINCI. Voir Leonart.

GLOSSAIRE

Achoison, *cause*.
 adonques, *alors*.
 advenue, *événement*.
 affublé, *vêtu*.
 ahenner, *travailler*.
 alumnes, *élèves*.
 appallir, *pâlir*.
 appetissier, *diminuer*.
 ardu, *étincelant*.
 arudir, *rendre rude, abêtir*.
 assener, *atteindre*.
 avestu, *revêtu*.
 Benivolence, *bienveillance*.
 bric, *piège*.
 Chevir (se), *accomplir*.
 chief, *tête*.
 à chief de pièce, *à la fin*.
 coinct, *agréable*.
 comperer, *payer, expier*.
 courcer, *courroucer*.
 crigne, *crin*.
 croisure, *taille*.
 Dampnement, *dommage*.
 delectatif, *délicieux*.
 desassieger, *faire lever le siège*.
 despiteux, *chagriné*.
 desroy, *désordre, trouble*.
 detractif, *médisant*.
 deult (doloir), *se plaint*.
 dolabre, *hache (latinisme)*.
 dulcifiant, *doux*.
 Emblér, *dérober*.
 emprise, *entreprise, attaque*.
 encombraige, *obstacle*.
 engin, *esprit*.
 enverse, *renversé*.

espines, *pinces, tenailles*.
 estriver, *lutter*.
 exaulcer, *exalter*.
 exerciter, *s'exercer*.
 explaner, *expliquer*.
 Faindre, *être paresseux*.
 fourcelle, *poitrine*.
 frecz, ? *frais*.
 fulgide, *éclatant*.
 Hoir, *héritier*.
 houssu, *épais*.
 Illecebres, *appas (latinisme)*.
 inclit, *célèbre*.
 Jangler, *bavarder*.
 jus, *en bas*.
 Laidengier, *injurier*.
 latebre, *lieu retiré (latinisme)*.
 loer, *conseiller*.
 los, *renommée*.
 Malivolence, *malveillance*.
 meschief, *mésaventure*.
 mignotise, *mignardise*.
 mores, *mûres*.
 mye, ne..., mie, ne... *point*.
 Nuisance, *dommage*.
 Obnubilé, *couvert d'un nuage*.
 orendroit, *maintenant*.
 ostilz, *outils*.
 Passerons, *passereaux*.
 parsonniere, *membre*.
 pedissecque, *servante*.
 pincelet, *diminutif de pinceau*.
 pis, *poitrine*.

plaisance, *plaisir*.
 possibilité, *pouvoir*.
 pourbondir, *gourmander*.
 pourchas, *poursuite*.
 prestance, *excellence*.
 proportion, *terme d'ancienne*
 musique.
 prosme, *proche (subst.)*.
 provide, *prévoyant*.
 Queruleux, *qui se lamente*.
 Racroupir, *humilier*.
 rebout, *rebuffade*.
 refuir, *fuir*.
 remaindre, *rester*.
 rememorer, *rappeler*.
 rengreger, *augmenter, aggra-*
 ver.
 rescoeuvre, *secours*.
 resne, *raison, discours*.
 rosaicque, *de rose*.
 ruer, *jeter violemment*, rué jus,

jeté en bas, ruer une gorgée
injurier.
 Scibille, *qu'il est possible de*
 savoir.
 semondre, *appeler, convier*.
 sobrette, *diminutif de sobre*.
 soporifere, *soporifique*.
 sourjon, *ce qui jaillit d'une*
 source.
 surfondu, *ému*.
 Taisible, *silencieux*.
 tirable, *qui peut être dessiné*.
 tire, *espèce*.
 tolt (tolir), *enlever*.
 Vanteux, *vantard*.
 vaulsist, *imparf. du subi. de*
 valoir.
 verecunde, *modeste*.
 Yssant (issir), *sortir*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

| | Pages |
|--|-------|
| I. — Vie de Jean Lemaire de Belges | 9 |
| II. — Le Comte de Ligny..... | 14 |
| III. — Analyse de « la Plainte du Désiré »..... | 21 |
| IV. — La complainte dans la poésie française..... | 25 |
| V. — Les modèles imités par Jean Lemaire..... | 31 |
| VI. — L'influence sur Jean Lemaire de la peinture et de la musique..... | 37 |
| VII. — Versification de « la Plainte du Désiré »..... | 47 |
| VIII. — La langue de Jean Lemaire..... | 58 |
| IX. — Le texte de « la Plainte du Désiré »..... | 59 |

| | |
|-----------------------------------|-----|
| LA PLAINTÉ DU DÉSIRÉ..... | 65 |
| Variantes..... | 93 |
| Appendice..... | 98 |
| Tables des noms de personnes..... | 103 |
| Glossaire..... | 107 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 5 JUILLET 1932
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

841.29 L545Z Y11



a39001



007999413b

